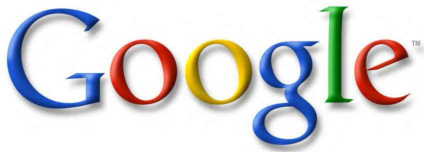
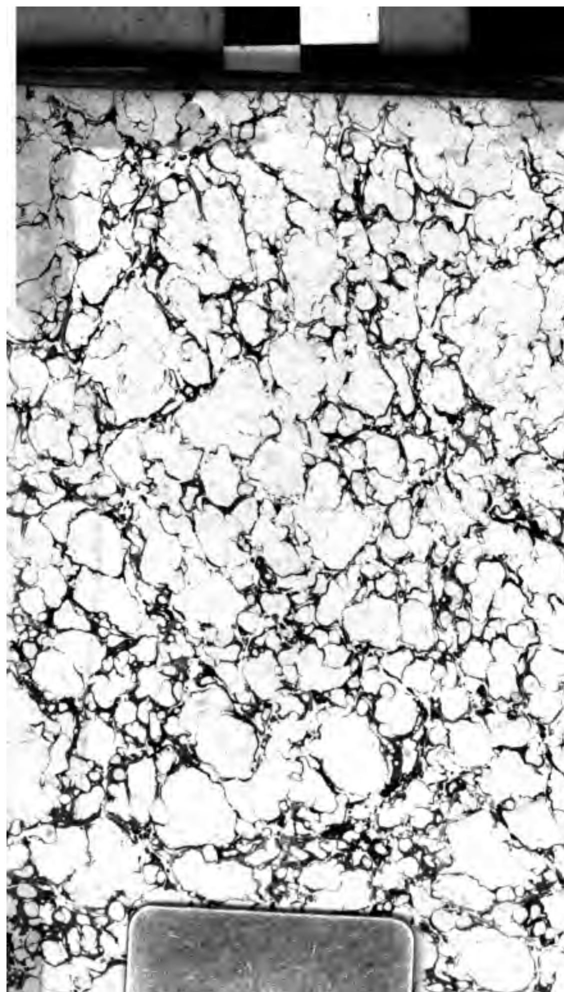
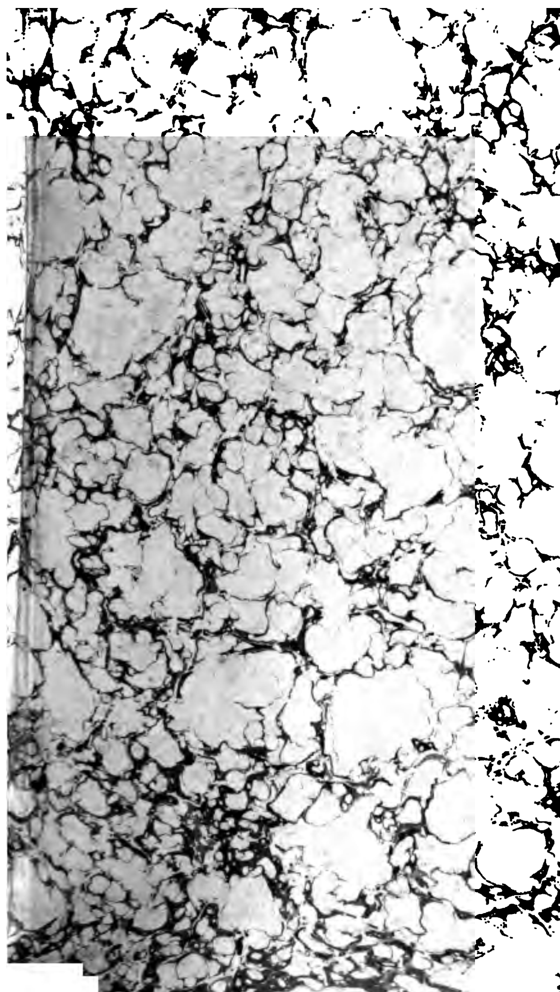
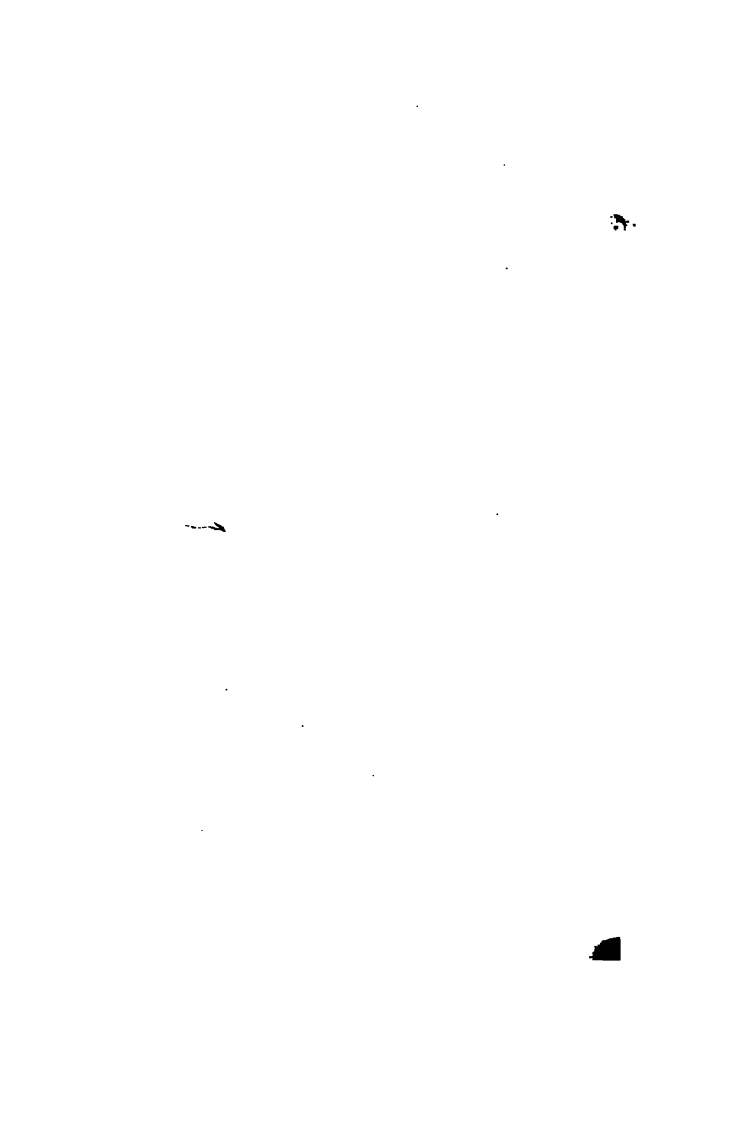














T. G. Park

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME I.






BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·


La petite Babillarde
Borel Del
Delignon

L'AMI
S ENFANS,

PAR BERQUIN;

UVELLE ÉDITION,

rangée dans un meilleur ordre.

TOME I.

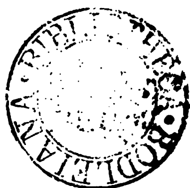


A PARIS

ANT. AUG. RENOUARD.

X I. — 1803.




BODLEIANA



Borel Del *Delignon Sculp*

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME I.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les ouvrages de Berquin sont du petit nombre de ces livres privilégiés qui sont lus et dévorés par-tout où la connoissance de la langue françoise est parvenue, et jusqu'où maintenant n'a-t-elle point pénétré! Ils ont cette qualité précieuse qui les distingue éminemment de la foule des livres sur l'éducation, dont on est depuis quelque temps inondé, qu'ils ne servent pas moins à former le cœur à la vertu, qu'à donner les premières notions des connoissances utiles; et l'intérêt qu'ils inspirent, loin d'être restreint au premier âge, est tel, qu'aucune mère peut-être n'a mis ce livre dans les mains de son enfant, sans l'avoir d'abord lu avec empressement d'un bout à l'autre.

Fidèle à mon plan invariable de ne jamais faire aucunes réimpressions sans chercher à les rendre, soit plus utiles, soit plus agréables au lecteur, j'ai pris plaisir à faire

cette édition avec tout le soin et l'élégance d'un livre de luxe, à l'augmenter de quelques additions nécessaires, en même temps que, ne perdant pas de vue l'intérêt de mes jeunes lecteurs, je la donne au prix des impressions les plus communes et les plus négligées.

Berquin donnant par souscription ses 36 volumes de l'Ami des Enfans et de l'Adolescence, publia indistinctement les contes et les petits drames, sans s'assujettir à aucun ordre particulier; et même on sent que la forme de publication par lui adoptée, exigeant 144 pages juste par chaque mois, a souvent dû le mettre dans la nécessité de consulter plutôt l'étendue d'une pièce, que l'analogie de son sujet avec celles du cahier précédent. J'ai cru remplir ses intentions et rendre hommage à sa mémoire, en rangeant le tout dans un ordre raisonné qui mît les premiers volumes à la portée des enfans les plus jeunes, et les volumes suivans, par degré, à l'usage de ceux dont l'âge est un peu plus avancé, ou l'intelligence

plus développée. Ce n'est pas que je me sois cru assujetti à cet ordre progressif au point de me refuser à laisser dans le cours des derniers volumes quelques contes de peu d'étendue, ou dont les personnages soient de jeunes enfans. Vers la fin même de l'adolescence on retrouve avec délices, après une lecture sérieuse et difficile, de courtes narrations qui rappellent les temps assez peu reculés du premier âge : ce sont autant de stations où l'on se repose agréablement de la fatigue des études.

Je n'ai pas cru non plus devoir réunir sous le titre de Théâtre les pièces intitulées drames. Berquin n'a point eu la prétention d'être un auteur dramatique ; et s'il a souvent employé la forme dialoguée, il l'a fait uniquement pour donner aux enfans la facilité de jouer ensemble ses petites pièces. Il les a mêlées avec les contes, pour jeter plus de variété et d'agrémens dans l'ensemble de son ouvrage ; cette marche étoit bonne, je n'ai pas dû m'en écarter.

L'Ami des *Enfans* et l'Ami de l'Ado-

lescence sont en conséquence réunis sous le titre qui est devenu le nom exclusif de Berquin, L'AMI DES ENFANS. Ils forment sept volumes assez forts, et contiennent tout ce qu'il a donné dans ses 36 volumes ou numéros, excepté cependant quelques pièces qu'il avoit ensuite destinées à faire partie de son Cours d'historiettes morales pour les habitans des campagnes, duquel il publia seulement quelques numéros. Pour remplir ce cadre heureux, j'ai réuni en deux volumes, sous le titre par lui-même adopté, BIBLIOTHÈQUE DES VILLAGES, avec les pièces contenues dans les cinq numéros qu'il a donnés de ce recueil, celles qui m'ont semblé entièrement à la portée des villageois, et dont le but est de leur inspirer les vertus de leur état, et de contribuer à les faire vivre heureux et contens. Ces deux volumes sont une appendice très-utile à l'Ami des Enfans, et les jeunes citadins y trouveront des préceptes qui ne leur serviront pas moins qu'aux villageois, pour la conduite de leur vie entière.

Livre de Famille, dernier ouvrage
é par Berquin, est d'un tout autre
que les précédens. La Bibliothèque
illages, et même l'Ami des Enfans,
à proprement parler, un cours de
le mise en action, et présentée sous la
de récits agréables : mais celui-ci est
spécialement consacré à l'instruction.
nt des entretiens entre un père et son
une mère et sa fille, dans lesquels on
en revue une quantité d'objets dont la
oissance forme une partie nécessaire
éducation. Une mère sensible et ver-
e saura très-bien recommander à sa
famille la pratique des vertus dont
même lui donne tous les jours l'exem-
sur ce point, sa tendresse sera plus élo-
te que les meilleurs livres de morale;
en fait d'instruction, aura-t-elle tou-
le don de cette conversation simple et
en même temps qu'instructive, et n'au-
elle pas besoin d'un guide avec lequel
puisse commencer ces premières et im-
ntes leçons? Le Livre de Famille est

précieux sous ce rapport, il justifie pleinement son titre, et ne sera pas moins le manuel des parens que celui de leurs jeunes élèves. J'ai en conséquence regardé comme une obligation indispensable de le laisser en un ouvrage séparé et distinct, forme sous laquelle il sera le plus vraiment utile ; et j'ai cru que le démembrer et le fondre dans les autres volumes, eût été aller directement contre l'intention qu'a eue l'auteur en l'écrivant.

Les mères qui s'occupent elles-mêmes de ces soins si touchans de la première éducation, savent apprécier l'excellent petit volume intitulé : INTRODUCTION FAMILIÈRE A LA CONNOISSANCE DE LA NATURE. Dans cet écrit succinct et familier, elles trouvent de l'histoire naturelle à-peu-près tout ce qui est nécessaire à l'enfant jusqu'à ce qu'il ait atteint l'adolescence, et que le développement de ses facultés intellectuelles ait indiqué à ses parens les objets sur lesquels ils doivent principalement diriger ses études et leurs instructions. J'y ai ajouté

un court entretien sur les abeilles, qu'a bien voulu rédiger M. Lombard, auteur d'un excellent Manuel sur ces utiles insectes; et j'ai terminé le volume par le morceau intitulé LE SYSTÊME DU MONDE, donné par Berquin dans l'un des numéros de l'Ami de l'Adolescence, mais dont la véritable place m'a semblé à la suite de l'Introduction.

On connoît le recueil de *Lectures pour les Enfans*, dont Berquin avoit formé cinq volumes choisis de divers auteurs. Je l'ai réuni en deux, et je n'en ai retranché que le très-petit nombre de pièces qui, se trouvant dans les livres à l'usage des petits enfans, et même jusques dans les syllabaires, auroient été en double emploi, et par conséquent superflues.

Les Idylles et les Romances avoient assigné à Berquin une place distinguée parmi nos poëtes aimables et sensibles, avant même qu'il eût publié une seule ligne de ces écrits qui rendent sa mémoire si précieuse au jeune âge et aux mères. Toutes sont réunies en un seul volume, recommandable par la plus

charmante exécution typographique, et auquel j'ai ajouté tout ce que j'ai pu réunir de ses poésies. J'avois l'intention de placer à la fin, chacune dans sa langue originale, les diverses pièces de poésie étrangère, d'après lesquelles sont imitées plusieurs des Idylles et des Romances; mais craignant de grossir le volume sans beaucoup d'agrément pour la plupart des lecteurs françois, auxquels sur-tout la langue allemande est tout-à-fait étrangère, je me suis, à regret, restreint à deux jolies pièces italiennes de Metastasio, et à la touchante ballade de l'anglois Goldsmith, reconnue pour un chef-d'œuvre.

Sandford et Merton, et Le Petit Grandisson, réunis en trois forts volumes, au lieu des douze parties de l'édition de Berquin, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucun détail à leur sujet.

La collection est complétée par un assez gros volume d'Historiettes et petits Contes; intermédiaire indispensable entre les al-

phabets ou syllabaires, et les livres d'une lecture plus suivie. Ce volume est divisé en trois parties, que je fais brocher séparément, afin qu'on puisse les donner successivement à l'enfant, et réveiller ainsi son application par l'attrait d'un objet nouveau. La première, la plus courte, consiste en petites phrases, en historiettes de quelques lignes seulement; elle est en très-gros caractères, et les lignes en sont fort écartées. La seconde partie, à l'usage des enfans qui commencent à lire un peu couramment, est en caractères d'un degré au-dessous, quoique fort gros encore. Elle contient des récits un peu plus étendus, et quelques notions élémentaires sur les premières connoissances, ajoutées à cette édition. Dans la troisième partie, imprimée de même, est le conte de Lydie de Gersin, charmant par son aimable simplicité, et dont la lecture a rendu docile, douce et laborieuse, plus d'une jeune enfant, frappée de l'excellence du modèle.

J'ai cru faire une chose agréable aux pa-

rens, en formant en outre un volume de petits Contes choisis dans l'Ami des Enfans. Ce volume, inutile à ceux qui acquerront le Berquin complet, se vendra à ceux qui prendront séparément les Historiettes du premier âge, dont il formera la quatrième partie. Par ce moyen, les parens auront à peu de frais quatre jolis volumes qu'ils pourront sacrifier entre les mains de leurs jeunes enfans, avant de leur faire lire le Berquin en entier.

Berquin vouloit donner de tous ses ouvrages une édition soignée, et enrichie d'une quantité de gravures : déjà même il en avoit fait exécuter à grands frais plus de la moitié ; mais sa mort l'empêcha de les faire paroître. J'ai acquis toutes ces planches, neuves, et non publiées, et j'ai achevé l'exécution de son plan, en faisant faire les gravures qui manquoient encore. La perfection que, depuis quelques années, on a donnée en France aux gravures d'histoire naturelle, m'a suggéré l'idée de faire, pour l'Introduction à la connoissance de la Na-

ture, 20 planches, précieuses pour la première instruction, et gravées par Pauquet, avec les mêmes soins qu'il a mis à celles qui lui font tant d'honneur dans le Buffon in-18.

Dans l'Ami des Enfans, les premiers volumes contiennent beaucoup plus de gravures que les derniers, parce que les récits étant d'une moindre étendue, y sont bien plus multipliés ; et parce qu'il étoit convenable d'offrir, sur-tout dans les commencemens, un innocent appât capable d'attacher à la lecture, même les enfans qui y seroient le moins portés.

Quant aux Idylles et Romances, qui sont plutôt un volume pour les jeunes dames que pour leurs enfans, je me suis appliqué à joindre au précieux de l'exécution typographique, tous les ornemens de gravure dont ce genre de poésie est, de tous, le plus susceptible. Dans le nombre d'estampes faites jadis aux frais de Berquin pour ce Recueil, quelques-unes, déjà publiées, étoient ou mal gravées, ou d'une composi-

tion peu agréable ; quoique propriétaire de ces planches, je les ai sacrifiées sans hésiter, et je les ai remplacées par des compositions neuves que m'a dessinées exprès M. le Barbier, à qui on doit toutes les estampes du beau Gessner in-4° ; de sorte que ce volume de poésies est, à tous égards, un bijou typographique.

J'aurois desiré pouvoir joindre à cette édition un portrait de Berquin, mais je n'en ai pu découvrir aucun, et j'aurois cru manquer au public en lui annonçant comme portrait une gravure que j'aurois fait faire d'idée, ou d'après les données de quelqu'un qui l'auroit connu pendant sa vie. Si l'un de ses amis ou de ses parens, possédant quelque tableau ou dessin où il soit fidèlement representé, veut m'en donner communication, je réparerai sur-le-champ et avec empressement cette omission forcée.

Les gravures rendant nécessairement ces 20 volumes un peu plus chers que les livres ordinaires, chaque acheteur aura liberté pleine et entière de les prendre, ou avec

toutes les gravures, ou avec une seule à chaque volume, comme aussi de prendre les gravures sans le texte; et pour donner aux parens toute facilité de dépenser aussi peu qu'ils voudront, ou de réparer à peu de frais les accidens que l'âge des lecteurs de ce livre lui fera sans doute éprouver plus d'une fois, chaque ouvrage pourra être acheté séparément, ainsi qu'il est expliqué à la fin de cette Notice.

J'ai tiré quelques exemplaires sur grand papier vélin d'une beauté parfaite, et du même format que les grands papiers de ma Collection des Orateurs sacrés, et que ceux des Stéréotypes d'Herhan, qui se vendent chez moi. Ces exemplaires, dans lesquels on sent aisément que je n'ai pas dû faire entrer les trois parties d'Historiettes imprimées en grosses lettres pour le premier âge, forment un des livres les plus élégans et les plus ornés qui puissent être placés dans la bibliothèque la mieux choisie, et leur prix n'en est cependant pas très-élevé.

J'ai cru ces détails nécessaires pour faire

connoître à mes lecteurs avec quels soins j'ai fait cette édition, que je leur présente en toute assurance comme la meilleure, la plus jolie, la plus complète, et avec tout cela encore, la moins chère de toutes les éditions de Berquin; en même temps qu'elle présente le très-grand avantage de conserver intacts tous les ouvrages de cet intéressant écrivain, et de pouvoir être achetée partiellement, et toujours se recompléter à volonté.

Paris, le 15 brumaire an onze.

ANT. AUG. RENOUARD.

Les 20 vol. *in*-18, papier fin, brochés avec 18 gravures.................................. 30 fr.
— Les mêmes, avec 212 grav. broc........... 60 fr.
— Les mêmes, 17 vol. grand pap. vélin, fig. des premières épreuves, br.................... 120 fr.

Prix des ouvrages séparés.

L'Ami des Enfans et de l'Adolescence, réunis, 7 vol. *in*-18, br. 7 fig......................... 14 fr.
— Le même, avec 98 grav.................. 28 fr.
Le Livre de Famille, un vol. br........... 1 fr. 50 c.
— Le même, avec 7 grav.................... 5 fr.
La Bibliothèque des Villages, 2 vol. br.... 2 fr. 50 c.
— La même, avec 7 grav.................... 4 fr.
Choix de Lectures et Contes, 2 vol. br..... 2 fr. 50 c.
— Les mêmes, avec 13 grav................. 5 fr.
L'Introduction à la connoissance de la Nature, avec le Système du Monde, &c. br........... 1 fr. 50 c.
— La même, avec 20 grav................... 4 fr.
Sandford et Merton, et le Petit Grandisson, 3 volumes broch............................ 4 fr. 50 c.
— Les mêmes, avec 20 grav............. 7 fr. 50 c.
Idylles, Romances et autres poésies, un vol. 1 fr. 50 c.
— Les mêmes, avec 40 grav............. 7 fr. 50 c.
Historiettes du premier âge, trois parties, avec un quatrième volume de Contes choisis de l'Ami des Enfans....................................... 3 fr.
— Les mêmes, avec 12 grav................. 5 fr.

Du volume d'Idylles, Romances, &c. il a été tiré en grand papier vélin quelques exemplaires de plus, qui se vendent séparément, avec les 40 grav......... 12 fr.

Les 212 gravures, sans le texte.............. 36 fr.

Et les diverses parties de ces gravures, séparément, à des prix relatifs.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

CET ouvrage a le double objet d'amuser les enfans, et de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si long-temps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les sentimens qu'on cherche à leur inspirer ne sont point au-dessus des forces de leur ame : on ne les met en scène qu'avec eux-mêmes, leurs parens, les compagnons de leurs jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur est familière. C'est dans leur lan-

;age simple et naïf qu'ils s'expriment. Inéressés dans tous les événemens, ils s'y bandonnent à la franchise des mouvenens de leurs petites passions. Ils trouvent eur punition dans leurs propres fautes, t leur récompense dans le charme de eurs bonnes actions. Tout y concourt à eur faire aimer le bien pour leur bonieur, et à les éloigner du mal, comme l'une source d'humiliations et d'amerumes.

Il est inutile d'observer que cet ouvrage convient également aux enfans des leux sexes. La différence de leurs goûts et de leurs caractères n'est pas encore assez narquée à cet âge pour exiger des traits lifférens. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été possible, pour contribuer à faire naître cette union et cette intimité qu'on aime tant à

voir régner entre des frères et des sœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent composer chaque volume. Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des enfans d'un âge et d'une intelligence plus ou moins avancés ; et l'on a retranché tous les traits qui sembloient ne pas les intéresser assez vivement.

Il y aura dans chacun des volumes un et quelquefois plusieurs petits drames, dont les principaux personnages seront des enfans, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance assurée, des graces dans leurs gestes et dans leur maintien, et une manière aisée de s'énoncer en public. La représentation de ces drames sera de plus une fête de famille qui servira à leur amusement. Les parens ayant toujours un rôle à y jouer,

goûteront le charme si doux de partager les divertissemens de leur jeune famille; et ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoissance et par le plaisir.

L'AMI DES ENFANS.

LE PETIT FRÈRE.

Fanchette s'étoit un jour levée de grand matin, pour aller cueillir des fleurs, et en porter un bouquet à sa mère dans son lit. Comme elle se disposoit à descendre, son père entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, et lui dit : Bonjour, ma chère Fanchette, viens vîte avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère ? ah ! où est-il ? Voyons ! menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangère que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, et qui enveloppoit le nouveau né dans ses langes.

Ce furent alors mille et mille questions de la part de la petite fille. Son père y répondit de son mieux; et il croyoit avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : Mon papa, qui est cette vieille femme ? comme elle balotte mon petit frère ! ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal ?

M. DE GENSAC.

Oh ! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

FANCHETTE.

Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu ?

mad. DE GENSAC, *entr'ouvrant le rideau de son lit.*

Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien aise de le voir ?

FANCHETTE.

Oh ! fort aise, maman. C'est un très-joli petit camarade que vous me donnez. Quelle drôle de mine il a ! il est tout rouge, comme s'il venoit de courir. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi ?

M. DE GENSAC.

Cela n'est pas possible ; il ne peut pas se

tenir sur ses pieds. Vois-tu comme ils sont foibles ?

FANCHETTE.

Ah, mon Dieu ! les petits pieds ! Je vois que nous ne pourrons pas courir de long-temps ensemble.

M. DE GENSAC.

Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher ; et ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

FANCHETTE.

Est-il vrai ? O mon pauvre petit ! il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc ? ce marmot ne veut pas la prendre ; il tient ses petites mains fermées.

M. DE GENSAC.

Il ne sait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

FANCHETTE.

A la bonne heure. O mon petit homme ! je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien ! cela te fait-il plaisir ? réponds-moi donc. Il me semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, *Fanchette*. Est-ce que tu ne veux *pas parler ?*

M. DE GENSAC.

Il ne parlera que dans deux ans. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

FANCHETTE.

Ah, mon papa! voilà son visage tout bouleversé; il pleure; apparemment qu'il a faim. Doucement, Monsieur, je vais vous chercher quelques friandises.

M. DE GENSAC.

Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents; comment pourroit-il manger?

FANCHETTE.

Il ne peut pas manger! De quoi vivra-t-il donc? Est-ce qu'il va mourir?

mad. DE GENSAC.

Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frère. Il est encore bien foible; mais dans quelques mois, tu verras, il se roulera à terre comme un petit agneau.

FANCHETTE.

Qu'il me tarde de le voir comme cela! mais voyez donc, mon papa, la mignonne tête. Je n'ose pas y toucher.

M. DE GENSAC.

Tu peux y toucher, mais bien doucement.

FANCHETTE.

Oh ! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle ! c'est comme du coton.

M. DE GENSAC.

La tête de tous les petits enfans est comme celle de ton frère.

FANCHETTE.

S'il venoit à tomber, il se la romproit en mille pièces.

mad. DE GENSAC.

Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC.

Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans tu étois aussi petite ?

FANCHETTE.

Moi, j'ai été comme cela ? Vous vous moquez, mon papa.

M. DE GENSAC.

Non, non; rien de plus vrai.

FANCHETTE.

Je ne m'en souviens pas, pourtant.

M. DE GENSAC.

Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai fait tapisser cette chambre ?

FANCHETTE.

Elle a toujours été comme elle est.

M. DE GENSAC.

Point du tout; je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étois aussi petite que ton frère.

FANCHETTE.

Eh bien ! je ne m'en suis pas apperçue.

M. DE GENSAC.

Les petits enfans ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frère sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu verras s'il se rappelle.

FANCHETTE.

J'ai donc pris aussi du lait de maman ?

M. DE GENSAC.

Sans doute. Si tu savois toutes les peines qu'elle s'est données pour toi ! tu étois si foible que tu ne pouvois rien prendre; nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mère disoit : Ma pauvre enfant, si elle alloit tomber en foiblesse ! et elle eut une

peine infinie à te faire sucer quelques gouttes de lait.

FANCHETTE.

Ah, ma chère maman! c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir.

M. DE GENSAC.

Oui, ma fille. Après que ta mère eut réussi à te faire prendre de toi même la première nourriture, tu devins grasse et réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours et à toutes les heures du jour, les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mère s'étoit endormie de fatigue, tu troublois son sommeil par tes cris. Il falloit qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chère Fanchette, s'écrioit-elle, en te caressant, sans doute que tu as soif; et elle te présentoit son sein.

FANCHETTE.

J'ai donc eu la tête aussi foible que celle de mon frère?

M. DE GENSAC.

Aussi foible, ma fille.

FANCHETTE.

Moi, qui l'ai si dure à présent! Mon Dieu, j'aurois dû me la casser mille fois.

M. DE GENSAC.

Nous avons eu pour toi tant d'attentions! Ta mère a renoncé, pour un temps, à tous les plaisirs; elle a négligé toutes ses sociétés, pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle étoit obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle étoit toujours dans les transes. Ma chère Gothon, disoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant; et elle lui faisoit continuellement des cadeaux, pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

FANCHETTE.

Ah, ma bonne maman! Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne savois pas courir? je cours si bien à présent! Voyez, en trois pas, je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris?

M. DE GENSAC.

Ta mère et moi, nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que si tu venois à tomber, tu ne te fisses pas de mal; nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas; nous allions tous les jours dans le jardin sur la pièce de gazon, et là, nous plaçant vis-à-

vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, et nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux-pas que tu faisois nous tournoit le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

FANCHETTE.

Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler ?

M. DE GENSAC.

C'est nous encore. Je te prenois sur mes genoux, et je te répétois les mots de papa et de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer. Tous les mots que tu sais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

FANCHETTE.

Oh ! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportoit au dessert une assiette pleine de raisins secs, et de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorsque j'avois bien réussi à les nommer, vous me donniez quel-

ques grains de raisin. Oh ! c'étoit un jeu bien joli !

M. DE GENSAC.

Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue ?

FANCHETTE.

Il y a bien long-temps que je serois morte. Oh ! le bon papa, la bonne maman que vous êtes !

M. DE GENSAC.

Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman !

FANCHETTE.

Je ne le serai plus de ma vie ; je ne savois pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

M. DE GENSAC.

Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, et dis en toi-même : Et moi aussi, j'ai donné autant de peines à mes parens.

Cet entretien fit une vive impression sur Fanchette ; et lorsqu'elle voyoit toute la tendresse que sa mère montroit à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patience qu'il lui fal-

loit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son père la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un et l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher et à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirèrent tant de tendresse et de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

Ah ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige. M. Gombault, son père, l'entendit, et lui dit : Mon fils, tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps survint.

Fleuri se promenoit avec son père le long d'une plate-bande, où fleurissoient des jacinthes, des auricules et des narcisses. Il étoit transporté de joie en respirant leur parfum, et en admirant leur fraîcheur et leur éclat. Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gombault : elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah ! répondit Fleuri, si c'étoit toujours le printemps !

Voudrois-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes ? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener avec ses parens et quelques compagnons de son âge, dans un village voisin. Ils trouvoient sur la route, tantôt des blés verdoyans, qu'un vent léger faisoit rouler en ondes comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leur mère. Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison, et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs ?

Oh ! répondit-il, je voudrois qu'il durât toute l'année ! et à la prière de son père, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisoit pas tout-à-fait si chaud que dans l'été ; l'air étoit doux et le ciel serein ; les ceps de vigne étoient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or ; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandoient une odeur délicieuse ; les branches des arbres courboient sous le poids des plus beaux fruits. Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raisins, les melons et les figues. Il avoit encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeler l'automne.

Ah ! répondit Fleuri, je voudrois bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

M. GOMBAULT.

En serois-tu bien content, Fleuri ?

FLEURI.

Oh ! très-content, mon papa ; je vous en réponds.

Mais, repartit son père, en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

FLEURI *lit.*

« Ah ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! »

M. GOMBAULT.

Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

FLEURI *lit.*

« Si c'étoit toujours le printemps ! »

M. GOMBAULT.

Et sur ce feuillet-ci, que trouverons-nous ?

FLEURI *lit.*

« Je voudrois que l'été durât toute l'an-
« née ! »

M. GOMBAULT.

Reconnois-tu la main qui a écrit tout cela ?

FLEURI.

C'est la mienne.

M. GOMBAULT.

Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même ?

FLEURI.

« Que l'hiver s'arrêtât en chemin, et que « l'automne ne nous quittât jamais. »

M. GOMBAULT.

Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitois que ce fût toujours l'hiver; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps; dans l'été, que ce fût toujours l'été; et tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela?

FLEURI.

Que toutes les saisons de l'année sont bonnes.

M. GOMBAULT.

Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs; et Dieu s'entend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurois couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurois jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement?

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout seroit perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étoient exaucés.

LES JARRETIÈRES
ET LES MANCHETTES.

LOUISE.

Le joli jour que celui des étrennes ! Ah ! ma sœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir ! J'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

LOUISE.

Te souviens-tu l'année dernière, comme tous les amis de papa et de maman nous apportoient des bonbons et des joujoux ? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

SOPHIE.

Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies ! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appela d'une voix douce. Venez, mes chères filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit, et pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, et danser, comme des folles, autour de la chambre.

LOUISE.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

SOPHIE.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

LOUISE.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner ! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie ? Nous sommes bien petites, et nous ne possédons pas grand'chose ; mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

SOPHIE.

Comment cela, ma sœur ?

LOUISE.

C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, et nous avons de l'argent dans notre bourse.

SOPHIE.

Oui, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

LOUISE.

Tu sais bien que c'est après-demain Saint Thomas, fête de la paroisse ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, et apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pièces de douze sols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, et nous en achèterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées; et la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la portière.

SOPHIE.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre frotteur en eussent aussi quelque chose.

LOUISE.

Tu as raison; je n'y songeois pas. Oh !

comme ils vont sauter de joie! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

SOPHIE.

Nous serons donc les premières qui leur aurons causé ce plaisir ! O ma sœur ! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

LOUISE.

Oui ; mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser....

SOPHIE.

Eh bien ! il est à nous, et nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

LOUISE.

Je le sais aussi. Mais....

SOPHIE.

Mais quoi donc ?

LOUISE.

C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons, ce seront nos parens.

SOPHIE.

Oui, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

LOUISE.

Écoute, nous pouvons trouver un autre

moyen. Je sais broder assez joliment, et toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE.

A quoi cela nous servira-t-il ?

LOUISE.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa. Moi, depuis quinze jours, je lui brode des manchettes. Il faut faire en sorte, et nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma sœur ?

LOUISE.

Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, et qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh ! j'en suis bien sûre.

SOPHIE.

Mais la foire tient après-demain ; et nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi tes manchettes, et moi mes jarretières.

LOUISE.

Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après-demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, et nous serons en état

de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE.

Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

LOUISE.

Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

SOPHIE.

Oh ! si c'étoit demain, ce grand jour.

LOUISE.

Il viendra bientôt à présent ; et nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.



LA NEIGE.

Après plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps étoit enfin arrivé. Il souffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre : on n'entendoit que le chant des oiseaux. La petite Louise étoit déjà allée à la campagne avec son père. Elle avoit entendu les premières chansons des pinsons et des merles, et elle avoit cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout-à-coup un vent de nord violent, qui siffloit dans la forêt, et couvroit les chemins de neige La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah ! tout, tout étoit blanchi. Il étoit tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passans en avoient jusques aux genoux. Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paroissoient bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande

épaisseur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermisseau pour appaiser leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts se réfugioient dans les villes et dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linotes, de pinsons et d'alouettes, s'abattoient dans les chemins et dans les cours des maisons, et furetoient des pattes et du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, et elle entra tout affligée dans la chambre de son père. Qu'as-tu donc, ma fille? lui dit-il. Ah! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux, qui chantoient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, et ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain?

Bien volontiers, lui dit son père. Louise n'en attendit pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin; elle y courut avec sa bonne chercher des poignées de millet et

de chénevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltigeoient par troupes autour d'elle, et cherchoient le moindre petit grain. Louise s'occupoit à les regarder, et elle en étoit toute réjouie. Elle alla chercher son père et sa mère pour venir aussi les regarder, et se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur les bords des toits, et ils regardoient Louise d'un air triste, comme s'ils avoient voulu lui dire : N'as-tu rien de plus à nous donner ?

Louise comprit leur langage. Elle part aussi-tôt comme un trait, et court chercher de nouveau grain. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiseaux; et il la secouoit si rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que veux-tu faire de ces oiseaux? demanda-t-elle au petit garçon. Je n'en sais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre; et si personne

ne vont les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat ? répliqua Louise ; ton chat ? ah ! le méchant enfant !

Oh ! ce ne seroient pas les premiers qu'il auroit croqués tout vifs ; et en balançant sa cage comme une escarpolette, il alloit s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, et lui demanda combien il vouloit de ses oiseaux. Je les donnerai tous à un liard la pièce : il y en a dix-huit.

Eh bien ! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon, et courut demander à son père la permission d'acheter ces oiseaux. Son père y consentit avec plaisir ; il céda même à sa fille une chambre vuide, pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appeloit le méchant garçon) se retira fort content de son marché ; et il alla dire à tous ses camarades qu'il connoissoit une petite demoiselle qui achetoit les oiseaux.

Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils se pressoient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, et soulevant des deux mains leurs cages, pour lui

demander la préférence, chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étoient présentés, et les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-temps que Louise ne s'étoit mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bienheureuse, se disoit-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures, et de pouvoir les nourrir ? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs et dans les forêts, tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons, pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, et elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits : et Louise souriait dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure, pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la volière et dans la cour ; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle savoit le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse, et il

ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leur chat; et faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor. Mais quel est son étonnement de la trouver si lourde! Elle l'ouvre, et la voit pleine de pièces de monnoie de toute valeur, mêlées et confondues ensemble : il y en avoit jusqu'aux cordons. Elle court vîte à son père, et lui raconte, avec des transports de surprise et de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son sein, l'embrassa, et laissa couler ses larmes sur les joues de Louise. Ma chère fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise! Elle courut dans la volière, ayant son tablier plein de chénevis et de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeûner

d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, et offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir, un plaisir ! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chénevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : « Les habitans de « l'air volent vers toi, Seigneur, et tu leur « donnes la nourriture ; tu étends la main, « et tu rassasies de tes bienfaits tout ce qui « respire ». Son père l'avoit suivie. Elle se tourne vers lui, et lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu : les habitans de l'air volent vers moi ; et lorsque j'étends la main, je les rassâsie de mes bienfaits ?

Oui, ma fille, lui dit son père ; toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux ; et tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah ! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu !

Pendant huit jours, Louise étendit sa

main, et rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure ; et les oiseaux qui n'avoient pas osé s'écarter de la maison, tournèrent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la volière, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, béquetoient les vitrages. C'étoit en vain; leur prison étoit trop forte pour eux : Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son père entra quelques momens après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaisirs. Ma chère Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiets? il semble qu'ils desirent quelque chose. N'auroient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seroient bien aises de revoir?

Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son père; tu répandrois la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient

retrouver leurs amis; et ils voleroient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en apperçurent, et en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une alouette partoit à ses pieds, et chantoit sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages; tantôt c'étoit une fauvette qui frédonnoit la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson: et lorsqu'elle en entendoit quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disoit: Voilà un de mes pensionnaires; on connoît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

AMAND.

Un pauvre manoeuvre, nommé Bertrand, avoit six enfans en bas âge, et il se trouvoit fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile; et le pain se vendoit une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travailloit jour et nuit : malgré ses sueurs, il lui étoit impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfans affamés. Il étoit dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille, et, les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfans, le pain est devenu si cher, qu'avec tout mon travail, je ne peux gagner assez pour vous substanter. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré; il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage : il leva les yeux vers le ciel, et se mit à *pleurer*. Ses enfans pleuroient aussi;

et chacun disoit en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre père, et ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, et distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais un d'entr'eux, qui s'appeloit Amand, refusa de recevoir la sienne, et dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade : mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; et, le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un médecin, et le pria de venir, par charité, voir son fils malade, et de le secourir.

Le médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie : il lui trouva cependant une

grande foiblesse; et pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, monsieur, lui dit Amand; je ne prendrois pas ce que vous m'ordonneriez.

LE MÉDECIN.

Tu ne le prendrois pas! et pourquoi donc, s'il te plaît?

AMAND.

Ne me le demandez pas, monsieur, je ne peux pas vous le dire.

LE MÉDECIN.

Et qui t'en empêche, mon enfant? Tu me parois être un petit garçon bien obstiné.

AMAND.

Monsieur le médecin, ce n'est point par obstination, je vous assure.

LE MÉDECIN.

A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre; mais je vais le demander à ton père, qui ne sera peut-être pas si mystérieux.

AMAND.

Ah! je vous en prie, monsieur, que mon père n'en sache rien.

LE MÉDECIN.

Tu es un enfant bien incompréhensible! Mais il faut absolument que j'en instruise

ton père, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

AMAND.

Mon Dieu, monsieur, gardez-vous-en bien : je vais plutôt vous le dire ; mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes frères et mes sœurs.

Le médecin ordonna aux enfans de se retirer ; et alors Amand lui dit : Hélas ! monsieur, dans un temps si dur, mon père ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous ; chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau, et il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères et mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné ; j'ai plus de force qu'eux ; j'aime mieux ne pas manger, pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, et de ne pouvoir pas manger ; mais que mon père n'en sache rien, je vous en prie.

Le médecin essuya ses yeux, et lui dit : Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami ?

AMAND.

Pardonnez-moi, j'ai bien faim ; mais cela

ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

LE MÉDECIN.

Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

AMAND.

Je le sens bien, monsieur, mais je mourrai de bon cœur : mon père aura une bouche de moins à remplir ; et lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères et à mes petites sœurs.

L'honnête médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement et d'admiration, en entendant ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi et de ta famille : rends-lui graces de ce qu'il m'a conduit ici ; je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, et revint aussi-tôt avec lui vers Amand et ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, et leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon médecin, du

voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, et qu'il pourvoiroit à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imitèrent sa bienfaisance. Les uns envoyoient des provisions, les autres de l'argent, ceux-là des habits et du linge; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussi-tôt que le prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avoit fait pour son père et pour ses frères, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, et lui dit : Vous avez un enfant admirable ; je veux être aussi son père ; j'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand et tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir ; et s'ils savent en profiter j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie, et s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant

LE NID DE MOINEAUX.

Le petit Robert apperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toit de sa maison. Aussi-tôt il courut chercher ses sœurs, pour leur faire part de sa découverte; et ils cherchèrent ensemble comment ils pourroient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entr'eux, qu'il falloit attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes; qu'alors Robert appliqueroit une échelle à la muraille, et que ses sœurs la tiendroient par le pied, tandis qu'il grimperoit en haut pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étoient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouvèrent dans le nid trois petits. Le père et la mère jetoient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans qu'ils avoient eu tant de peine à nourrir; mais Robert et ses sœurs étoient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention *à ces plaintes.*

Ils se trouvèrent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devoient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractère doux et compatissant, vouloit qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeoit d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frère et à sa sœur le plaisir qu'ils auroient de voir et d'entendre ces jeunes oiseaux, lorsqu'ils seroient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valoit mieux les plumer tout vifs; et qu'il y auroit bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nus dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui étoit l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline : Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles virent que leur frère ne vouloit point céder, et que d'ailleurs il tenoit le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il vouloit.

Il n'avoit pas attendu leur aveu pour commencer son exécution. Il avoit déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il en le mettant à terre. Dans un moment,

toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres bêtes jetoient des cris douloureux, elles tremblottoient, elles agitoient tristement leurs ailes; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les poussoit du pied pour les faire avancer; et lorsqu'elles faisoient une culebute, il faisoit de grands éclats de rire. A la fin, ses sœurs se mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils se livroient à cet amusement barbare, ils virent de loin venir leur précepteur. Pst! chacun met un oiseau dans sa poche, et se sauve à toutes jambes.

Eh bien! leur cria le précepteur, où allez-vous? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement, et les yeux baissés vers la terre.

LE PRÉCEPTEUR.

Pourquoi donc fuyez-vous à ma présence?

ROBERT.

C'est que nous étions en train de jouer.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusemens, et que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

ROBERT.

Nous avions peur que vous ne vinssiez nous gronder.

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que je vous gronde, lorsque vous prenez une récréation innocente? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche? je veux savoir ce que c'est. Présentez-moi votre main et ce que vous y tenez. (*Ils présentent chacun leur main avec un oiseau plumé.*)

LE PRÉCEPTEUR, *avec un mouvement mêlé de pitié et d'indignation.*

Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes?

ROBERT.

C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes!

LE PRÉCEPTEUR.

Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures, et d'entendre leurs cris douloureux?

ROBERT.

Non, certainement; mais je ne croyois pas que cela les fît souffrir.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh bien ! approchez, je veux vous en convaincre. (*Il lui tire quelques cheveux.*)

ROBERT.

Aye ! aye !

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que cela vous fait mal ?

ROBERT.

Vous croyez donc que cela fait du bien, d'arracher des cheveux ?

LE PRÉCEPTEUR.

Bon ! il n'y en a qu'une douzaine.

ROBERT.

Mais c'est trop.

LE PRÉCEPTEUR.

Que seroit-ce donc, si l'on vous arrachoit toute la chevelure ? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez ? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avoient fait aucun mal. Et vous, mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert ?

Les deux petites filles étoient restées debout en silence ; mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles

allèrent s'asseoir, et des larmes roulèrent dans leurs yeux.

Le précepteur remarqua leurs regrets; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleuroit pas; et il chercha à se justifier de cette manière : Je ne croyois pas leur faire du mal; ils ne cessoient pas de chanter, et ils battoient des ailes comme s'ils avoient du plaisir.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous appelez leurs cris des chansons? Mais pourquoi chantoient-ils?

ROBERT.

Apparemment pour appeler leur père et leur mère.

LE PRÉCEPTEUR.

Sans doute. Et lorsque leurs cris les auroient attirés, que vouloient-ils leur témoigner en battant des ailes?

ROBERT.

Je ne le sais pas trop. C'étoit peut-être pour leur demander du secours.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avoient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier : « Ah! « mon père et ma mère, sauvez-nous. Nous

« sommes malheureusement tombés entre « les mains d'enfans barbares, qui nous ont « arraché toutes nos plumes. Nous avons « froid, nous souffrons. Venez nous réchauf- « fer et nous panser, ou nous allons mou- « rir. »

Les petites filles ne purent y tenir plus long-temps. Elles cachèrent, en sanglotant, leur visage dans leur mouchoir. C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avions horreur.

Robert lui-même sentit, en ce moment, toute sa faute. Il en avoit déjà été puni par les cheveux que son précepteur lui avoit arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'étoit pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut de réflexion, que Robert avoit commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus foibles que lui, ouvrit son cœur aux sentimens de bienfaisance et d'humanité, qui l'ont animé tout le reste de sa vie.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécile avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine. A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin. Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours ! au secours ! Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit ; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit, et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisoient pour l'effrayer.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O vous, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avoit été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avoit pris un au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchoit, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardoit de travers, et murmuroit un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche? elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises et les fauteuils.

Son père, sa mère, personne, dans la maison, ne pouvoit plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusqu'à ses parens; mais l'habitude l'emportoit bientôt, et son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'étoit la veille du jour des étrennes), elle vit sa mère qui passoit dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre; madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit à ce sujet la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, et ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, et la table couverte des joujoux les plus brillans ! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'étoit, de joie et d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, et la

sur ce papier pour qui toutes ces choses son destinées.

Rosalie s'approcha, et vit au milieu de ce joujoux un billet ouvert. Elle le prit, et lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien ! Rosalie, à qui cela est-il destiné lui dit sa mère. Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, et les larmes lui vinrent aux yeux

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères, vois s'il ne seroit pa question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON, QUI RECONNOÎT SES DÉFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, et en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa

fille, et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient; et que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chère maman, répondit Rosalie; tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, et en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman? Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, *dis-moi donc*, comment as-tu fait pour

vaincre ainsi ton caractère? Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté ; mais tous les matins et tous les soirs, cent fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même, elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire et de ce bonheur?

LE CONTRETEMPS UTILE.

Dans une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposoit à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ses pensées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup; les nuages s'entassèrent; un vent orageux courboit les arbres, et soulevoit la poussière en tourbillons. Alexis descendoit à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois à trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses alloient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il feroit même bientôt le plus beau temps du monde; et il conclut qu'il falloit partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avoit pas une con fiance aveugle dans les pronostics de so fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre en core. Au même instant les nues crevèrent et une pluie impétueuse fondit sur la terre Alexis, doublement confondu, se mit pleurer, et refusa obstinément toute con solation.

La pluie continua jusqu'à trois heures d l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité et toute la nature respiroit la fraîcheur d printemps. L'humeur d'Alexis s'étoit pa degrés éclaircie comme l'horizon. Son pèr le mena dans les champs; et le calme de airs, le ramage des oiseaux, la verdure de prairies, les doux parfums qui s'exhaloien autour de lui, achevèrent de ramener l paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, l révolution délicieuse qui vient de s'opére dans toute la création? Rappelle-toi les triste images qui affligeoient hier nos regards: l terre crevassée par une longue sécheresse les fleurs décolorées et penchant leurs tête languissantes, toute la végétation qui sem*bloit décroître*. A quoi devons-nous attri

buer le rajeunissement soudain de la nature? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, et la folie de sa conduite, le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; et son père jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

LA charmante soirée! Viens, Antonin, disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or! Mais vois-tu avec quelle vîtesse il descend! Déjà nous ne pouvons *plus* en voir que la moitié. Nous

ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux d l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi der rière les arbres? Est-ce un feu? Non, c'e la Lune. Elle est bien grande; et comm elle est rouge! On diroit qu'elle est pleine d sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parc que c'est Pleine Lune. Elle ne sera pas ronde demain au soir. Elle perdra encore u morceau après-demain, un autre morcea le jour suivant, et toujours de plus en plus jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc alors on ne la verra plus qu'à l'heure où t seras au lit. Et de jour en jour, elle devien dra encore plus petite; jusqu'à ce qu'on ne l voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite Nouvelle Lune, et tu l verras dans l'après-midi. Elle sera d'abor bien petite; mais elle deviendra chaque jou plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'a bout de quinze autres jours, elle soit tout à-fait pleine comme aujourd'hui; et tu l verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le Soleil et la Lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? je

crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le roi du jour. Je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : Paresseux, lève-toi : je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil : je brille pour que tu te lèves et que tu travailles. Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant, à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent, brille d'éclat et de beauté. Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans

son sein, et les pauvres humains mourroient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère que l'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers. Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant: cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois, je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu peux soutenir mes regards; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un air immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vi-

goureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La Lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le Soleil dérobe impitoya-

sentimens de tendresse et de bienfaisance. Tout-à-coup elle fut interrompue dans son agréable rêverie, par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançoit vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venoit aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erroient sans objet autour d'elle; en sorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir apperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre, puis, comme une jeune biche effarouchée, et non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine; attends-moi donc, attends-moi; pourquoi te sauver? Ces paroles faisoient fuir encore plus vîte la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre; mais comme elle étoit moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre. Heureusement la petite fille avoit pris un détour, et l'allée où se trouvoit Clémentine alloit directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille

CLÉMENTINE ET MADELON.

AVANT que le soleil s'élevât sur l'horizon pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeûner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premières heures du jour, se réunissoit pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphyr portoit dans tous ses sens la fraîcheur et le calme. Son goût étoit flatté de la douceur des friandises qu'elle savouroit; son œil, du tendre éclat de la verdure renaissante; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs; et pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allèrent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine étoit si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignoient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, étoit pénétré de

CLÉMENTINE.

Ah ! je le vois là-bas, dans le carré de laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeûner ? Voyons, que je goûte ton pain. Ah ! mon Dieu, il me déchire le gosier. Pourquoi ton père ne t'en donne-t-il pas de meilleur ?

MADELON.

C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLÉMENTINE.

Mais il en gagne par son travail ; et il pourroit bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

MADELON.

Oui, si j'étois sa seule enfant : mais nous sommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camisolle, l'autre d'une jacquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois : J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai assez pour nourrir et vêtir toute cette marmaille.

CLÉMENTINE.

Tu n'as donc jamais mangé de confitures ?

MADELON.

Des confitures ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

CLÉMENTINE.

Tiens, en voici sur mon pain.

MADELON.

Je n'en avois jamais vu de ma vie.

CLÉMENTINE.

Goûtes-en un peu. Ne crains rien; tu vois bien que j'en mange.

MADELON, *avec transport.*

Ah! mamselle, que c'est bon!

CLÉMENTINE.

Je le crois! Ma chère enfant, comment t'appelles-tu?

MADELON, *se levant et lui faisant une révérence.*

Madelon, pour vous servir.

CLÉMENTINE.

Et bien, ma chère Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, et je reviens aussi-tôt. Ne t'en vas pas au moins.

MADELON.

Oh! je n'ai plus peur de vous!

Clémentine courut chez sa bonne, et la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain sec pour déjeûner. La

bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet; et Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes avec le déjeûner de Madelon.

Eh bien! lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-temps attendre? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse-là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

MADELON, *goûtant la confiture, et passant sa langue sur ses lèvres.*

C'est comme du sucre. Je n'avois jamais rien mangé de si doux.

CLÉMENTINE.

Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien sûre que cela te feroit plaisir.

MADELON.

Comment, vous en mangez tous les jours? Nous ne connoissons pas ça, nous pauvres gens.

CLÉMENTINE.

J'en suis assez fâchée. Ecoute, viens me voir de temps en temps, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter! N'es-tu jamais malade?

MADELON.

Malade? moi? jamais.

CLÉMENTINE.

N'as-tu jamais de rhume? N'es-tu jamais enchifrenée?

MADELON.

Qu'est-ce que c'est que ce mal?

CLÉMENTINE.

C'est lorsqu'il faut tousser et se moucher sans cesse.

MADELON.

Oh! ça m'arrive quelquefois, mais ce ne sont pas des maladies.

CLÉMENTINE.

Et alors te fait-on rester au lit?

MADELON.

Ha! ha! ma mère feroit, je crois, un beau train, si je m'avisois de faire la paresseuse.

CLÉMENTINE.

Mais qu'as-tu à faire? Tu es si petite!

MADELON.

Ne faut-il pas aller, dans l'hiver, ramasser du chardon pour notre âne, et du bois mort pour la marmite? Ne faut-il pas, dans l'été, sarcler les blés, ou glaner; cueillir les pommes et les raisins dans l'automne? Ah! mamselle, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

CLÉMENTINE.

Et tes sœurs, se portent-elles aussi bien que toi ?

MADELON.

Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

CLÉMENTINE.

Ah ! j'en suis bien aise ! J'étois d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfans ; mais puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nu-pieds ; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure ?

MADELON.

C'est qu'il en coûteroit trop d'argent à mon père, s'il falloit qu'il nous en donnât à tous ; et il n'en donne à aucun.

CLÉMENTINE.

Et ne crains-tu pas de te blesser ?

MADELON.

Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

CLÉMENTINE.

Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus?

MADELON.

Nous nous sommes amusées à babiller, et il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son déjeûner.

CLÉMENTINE.

Eh bien! emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

MADELON.

Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

CLÉMENTINE.

Je t'en aime davantage, d'avoir pensé à ta petite sœur.

MADELON.

Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, mamselle.

CLÉMENTINE.

Adieu, Madelon. Mais souviens-toi de revenir *ici demain* à la même heure.

MADELON.

Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le jardin, en pensant au plaisir qu'elle avoit donné à Madelon, à la reconnoissance que Madelon lui en avoit témoignée, et à la joie qu'auroit sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disoit-elle, quand je lui donnerai des rubans et un collier ! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis ; mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille ; mes robes lui iront à ravir. Oh ! qu'il me tarde de la voir bien ajustée !

Le lendemain, Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeoit qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisoient pas, elle prioit sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, et sa mère y consentoit avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle prioit sa mère de lui faire une petite avance sur ses pensions de la semaine, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nu-pieds. Non, ma chère Clémentine, lui répondit sa mère.

Et pourquoi donc, maman?

Je te dirai à table ce qui me fait desirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

mad. D'ALENÇAY.

Ah! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai? Je suis bien aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

CLÉMENTINE.

Oui, maman, j'aime beaucoup les che-

vrettes ; et voici la saison où elles sont excellentes.

mad. D'ALENÇAY.

Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

CLÉMENTINE.

Ah ! ma chère Madelon ! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle appercevoit seulement ces longues moustaches, elle en auroit une peur, une peur ! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seroient les plus petites.

mad. D'ALENÇAY.

J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

CLÉMENTINE.

Et pourquoi donc, maman, vous qui faites du bien à tant de monde ? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, et vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégât dans le jardin ? Oh ! je me charge de la gronder.

mad. D'ALENÇAY.

Non, ma chère Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur?

CLÉMENTINE.

Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

mad. D'ALENÇAY.

Je voudrois aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeûner?

CLÉMENTINE.

C'est bien vrai, maman. Je ne voudrois pas vous tromper.

mad. D'ALENÇAY.

Comment? elle s'en est contentée jusqu'à présent?

CLÉMENTINE.

Mon Dieu oui! Et quand ce seroit de la frangipane, je ne la mangerois pas avec plus de plaisir qu'elle ne mange son pain bis.

mad. D'ALENÇAY.

Il me paroît qu'elle a bon appétit. Mais

je ne puis me persuader qu'elle aille nu-pieds.

CLÉMENTINE.

C'est toujours nu-pieds que je l'ai vue. Demandez au jardinier.

mad. D'ALENÇAY.

Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable et sur les cailloux ?

CLÉMENTINE.

Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche; et elle dit en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

mad. D'ALENÇAY.

Je sais que tu n'es pas menteuse; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures.

CLÉMENTINE.

Oh ! je sens qu'il me resteroit au gosier.

mad. D'ALENÇAY.

Je ne serois pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendroit pour aller nu-pieds.

CLÉMENTINE.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas; mais hier je voulus l'essayer. Étant seule dans le jardin, je tirai mes souliers et mes bas pour marcher pieds-nus. Je les sentois tout meurtris, et cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un tesson. Aye! cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, et je me promis bien de ne plus marcher les pieds nus. Ma pauvre Madelon! elle est cependant ainsi tout l'été.

mad. D'ALENÇAY.

Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain sec ni aller nu-pieds comme elle?

CLÉMENTINE.

C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

mad. D'ALENÇAY.

Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises, et à être bien chaussée, et qu'ensuite le pain sec lui répugne, et qu'elle ne puisse plus aller nu-pieds sans se blesser, croirois-tu lui avoir rendu un grand service?

CLÉMENTINE.

Non, maman; mais je veux faire en sorte

que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

mad D'ALENÇAY.

Voilà un sentiment très-généreux : et te épargnes te suffiront-elles pour cela?

CLÉMENTINE.

Oui bien, maman, si vous voulez ajouter tant soit peu.

mad. D'ALENÇAY.

Tu sais que mon cœur ne se refuse jamai à secourir un malheureux, lorsque l'occa sion s'en présente. Mais Madelon est-elle l seule enfant que tu connoisses dans le be soin?

CLÉMENTINE.

J'en connois bien d'autres encore. Il y e a deux sur-tout, ici près dans le village, q n'ont ni père ni mère.

mad. D'ALENÇAY.

Et qui, sans doute, auroient besoin d secours?

CLÉMENTINE.

Oh! oui, maman.

mad. D'ALENÇAY.

Mais si tu donnes tout à Madelon, si t la nourris de biscuits et de confitures, e laissant les autres mourir de faim, y aur

t-il bien de la justice et de l'humanité dans cet arrangement ?

CLÉMENTINE.

De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose ; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

mad. D'ALENÇAY.

Si tu venois à mourir, et que Madelon se fût accoutumée à avoir toutes ses aises....

CLÉMENTINE.

Je suis bien sûre qu'elle pleureroit ma mort.

mad. D'ALENÇAY.

J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence ; et il faudroit peut-être qu'elle fît des choses honteuses pour continuer de se bien nourrir et de se bien parer. Qui seroit alors coupable de sa perte ?

CLÉMENTINE, *tristement.*

Moi, maman. Ainsi donc, il faut que je ne lui donne plus rien ?

mad. D'ALENÇAY.

Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, et de lui faire plutôt *le cadeau* d'un bon vêtement.

CLÉMENTINE.

J'y avois pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelqu'une de mes robes.

mad. D'ALENÇAY.

J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siéroit à merveille, sur-tout sans chaussure.

CLÉMENTINE.

Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

mad. D'ALENÇAY.

Si j'étois à ta place, j'économiserois pendant quelque temps sur mes plaisirs ; et lorsque j'aurois ramassé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qu'elle auroit de plus nécessaire. L'étoffe dont les enfans des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeûner ; mais Clémentine lui faisoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt un cotillon, et elle payoit ses mois d'école chez le magister du village, pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bien-

faits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit souvent la trouver, et lui disoit: Auriez-vous quelque commission à me donner? Pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous? Et lorsque Clémentine lui donnoit l'occasion de lui rendre quelque léger service, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressoit de l'obliger.

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît; mais Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite; Clémentine ne paroissoit point.

La pauvre Madelon étoit désolée de ne plus voir sa bienfaitrice. Ah! disoit-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où donc est mamselle Clémentine, lui demanda-t-elle?

Mademoiselle Clémentine? répondit la

femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-temps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu ! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure !

Elle court aussi-tôt vers l'escalier, monte à la chambre de madame d'Alençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est mamselle Clémentine ; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon ; mais elle avóit apperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine, et elle étoit déjà à son côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fièvre violente. Elle étoit seule et bien triste ; car toutes ses petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, et lui dit : Ah ! bon Dieu, comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie ; que deviendrois-je, si je vous perdois ? Je resterai le jour et la nuit auprès de vous ; je vous veillerai, je vous servirai ; me le permettez-vous ? Clémentine lui serra la main, et lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittoit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une couchette à côté du lit de la petite malade; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissoit échapper Clémentine, Madelon se levoit pour lui demander ce qu'elle avoit. Elle lui présentoit elle-même les remèdes prescrits par les médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc pour faire, sous ses yeux, de petits paniers et de fort jolies corbeilles; tantôt elle bouleversoit toute la bibliothèque de madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, et de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paroissoit bien long: mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village; et comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de temps en temps des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle, le bon Dieu aura pitié de

vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots; puis séchant aussi-tôt ses larmes : Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson? Clémentine n'avoit qu'à faire un signe, et Madelon lui chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passoit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu à peu; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons séchèrent; et l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant. Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi? Elle demandoit à sa maman de quelle manière elle pourroit récompenser sa tendre et fidelle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie, après une maladie si dangereuse, lui répondit : Laisse-moi faire, je

me charge de nous acquitter l'une et l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement pour madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay et tous ses gens étoient enivrés d'alégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon : et Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avoit commencé leur connoissance, et encore de se trouver toute habillée de neuf de la tête aux pieds.

LES PETITES COUTURIÈRES.

LOUISE *et* LÉONOR *travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfans.* SOPHIE *est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.*

CHARLOTTE, *en entrant.*

Eh bien! vous voilà tristement assises, et occupées à coudre! moi, qui croyois vous trouver jouant sur la neige dans le jardin! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE.

Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE.

Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-temps?

LÉONOR.

Nous y avons travaillé tout hier, et nous

y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE.

Depuis sept heures ? J'étois encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne ?

LOUISE.

Si tu savois pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrois être de la partie.

CHARLOTTE.

Non, certes ; quand ce seroit pour moi.

LOUISE.

Oh ! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

SOPHIE.

Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE.

Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée. C'est tout naturel. N'ai-je pas deviné ?

LÉONOR.

Oui, regarde si ce sont là des ajustemens de poupée. (*Elle soulève sur la table des jaquettes, des camisoles et des tabliers.*)

CHARLOTTE.

Comment donc ? voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie ?

LÉONOR, *d'un air piqué.*

Une jaquette pour habit de noces? Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devineroit jamais.

SOPHIE.

Eh bien! je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connois ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid?

CHARLOTTE.

Quoi! les enfans de cette pauvre femme, dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE.

C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE.

Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE.

Il est vrai; mais il y avoit des dettes à payer, et des provisions à faire. Quant aux habits.....

LÉONOR.

Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHARLOTTE.

Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres? Vous vous seriez épargné la façon.

LOUISE.

Nos habits pourroient-ils aller bien juste à ces petits enfans?

CHARLOTTE.

J'en conviens. Ils auroient traîné d'un quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère auroit pu les mettre à leur taille.

LOUISE.

Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc?

LÉONOR, *regardant fixement Charlotte.*

C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE.

Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil et de la futaine, et de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LÉONOR.

Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme,

pour que ses enfans soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

SOPHIE.

Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE, *avec un soupir étouffé.*

Ah ! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE.

Je te le disois bien.

LÉONOR.

Non, non, cela n'est pas nécessaire; nous allons achever.

LOUISE.

Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE.

Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas, d'abord.

CHARLOTTE.

Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étois pour quelque chose?

LOUISE.

Comment donc! Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenoit *l'étoffe, quand* il y avoit quelque bout à

rogner ; c'est elle qui nous présentoit le peloton ; c'est elle qui ramassoit nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonor.

CHARLOTTE.

Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LÉONOR, *saisissant l'ouvrage.*

Fi donc ! ces points sont trop alongés ; et puis c'est tout de travers.

LOUISE.

Il est vrai que cela ne tiendroit guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE.

Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LÉONOR, *jetant un coup-d'œil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers ? L'ouvrage nous feroit honneur assurément.

LOUISE.

C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien *comme cela*, Charlotte.

CHARLOTTE.

C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LÉONOR.

Tant pis pour toi, je te plains.

LOUISE.

Ne va pas la fâcher, ma sœur; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc! voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor?

LÉONOR, *tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon.*

C'est dommage qu'il ne tienne pas. (*Le cordon et la jaquette se séparent, et l'on voit le fil qui va en zig-zag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.*) Une bonne ouvrière que nous avons là! Elle ne fait rien, et nous détourne.

CHARLOTTE, *tristement.*

Hélas! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE.

Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté, c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne...... Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor?.....

LÉONOR.

J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon ; je vais maintenant faire un paquet de tout cela. (*Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe. Madame de Valcourt entre.*)

SOPHIE.

Ah ! voici maman.

mad. DE VALCOURT.

Eh bien ! mes enfans, où en sommes-nous ? Avez-vous besoin d'un peu de secours ?

LOUISE.

Non, maman ; Dieu merci, nous venons d'achever.

mad. DE VALCOURT.

Déjà ? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le temps a dû te paroître bien long.

SOPHIE.

Non, maman ; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

LOUISE.

Nous ne serions pas si-tôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

mad. DE VALCOURT.

Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées, sans doute?

LÉONOR, *d'un ton ironique.*

Elle a voulu essayer; mais.....

LOUISE.

Nous allions finir, lorsqu'elle est arrivée.

SOPHIE.

Elle a fait deux ou trois points. Ah! elle n'en sait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'étoit torché!

LOUISE.

Paix donc, Sophie.

mad. DE VALCOURT.

Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle.

SOPHIE.

Et quoi donc, maman?

mad. DE VALCOURT.

La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le salon. Je vais vous envoyer les enfans; vous les habillerez vous-mêmes, pour *jouir* de la surprise de leur mère.

LOUISE.

Ah ! maman, comme vous savez assaisonner nos plaisirs !

SOPHIE.

Voulez-vous que je les aille chercher ?

mad. DE VALCOURT.

Oui, suis-moi, tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère, et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie. (*Elle sort, tenant Sophie par la main.*)

LOUISE.

Reste avec nous, Charlotte ; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE.

Ma chère amie, que je sens tout ton bon cœur ! (*Elle l'embrasse.*)

LÉONOR.

J'ai eu un petit brin de malice, ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner ?

CHARLOTTE, *l'embrassant aussi.*

Ah ! de toute mon ame !

LOUISE.

J'entends les petites filles qui montent.

Les voici. (*Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites paysannes.*)

SOPHIE, *bas à Louise.*

Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE.

Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LÉONOR.

Moi, je m'empare de Jacqueline.

LOUISE.

Moi, je me charge de Margotton.

CHARLOTTE.

Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles. (*Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfans.*)

JACQUELINE, *d'un ton pleureur.*

Nous avons bien déjà assez de froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits?

LOUISE

Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

MARGOTTON.

Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Quoi ! c'est pour nous ces beaux habits neufs ?

MARGOTTON.

Ah ! mon Dieu, que va dire ma mère ? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

LOUISE.

Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE.

O ma belle demoiselle, nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE.

Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre..... Mais comme c'est court ! Il ne lui va qu'aux genoux. (*à Léonor.*) Eh bien ! étourdie, voilà de tes œuvres ! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LÉONOR.

Mon Dieu ! je ne savois aussi ce que c'étoit. Jacqueline en avoit sous les pieds, et

je voyois que je ne lui voyois pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE.

Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE.

J'y vole. (*Elle sort.*)

LOUISE.

Ah! je m'y reconnois à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, et marchez devant nous. (*Les deux petites filles vont côte-à-côte, et se regardant l'une l'autre tout ébahies.*)

CHARLOTTE.

Comme elles sont bien ajustées! Les voilà jolies à croquer! Il ne faut plus qu'une chose. (*à Jacqueline.*) Tiens, voici un mouchoir blanc; crache, que je te débarbouille. (*à Margotton.*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnoit pourtant leurs cheveux?

LOUISE.

Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendans. N'est-ce pas, Léonor?

LÉONOR.

Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge.

SOPHIE *entre en sautant de joie.*

Voici maman ! voici maman ! (*Madame de Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au-devant d'elle.*)

LA PAUVRE FEMME.

O Dieu ! que vois-je ? sont-ce là mes enfans ? Ma noble et généreuse dame ! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

mad. DE VALCOURT, *la relevant.*

Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnoissance. Mes enfans ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir. (*Elle examine l'habillement des petites paysannes.*) Mais cela n'est point si mal pour un premier ouvrage ! Louise, tu aurois là un bon métier.

LA PAUVRE FEMME, *courant vers Louise, Léonor et Sophie.*

Ah ! mes bonnes demoiselles, que je vous remercie ! Je prie Dieu de vous en récompenser. (*Elle leur baise la main, malgré leur résistance. Elle apperçoit Charlotte, qui s'est retirée seule dans un coin.*) Ah ! pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avois pas vue. Que je vous fasse aussi mes remercîmens ! (*Elle veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE, *la retirant avec un grand soupir.*

A moi ? à moi ? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

mad. DE VALCOURT.

Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle de s'accoutumer de bonne heure au travail ?

CHARLOTTE.

Oh ! si je le crois !

mad. DE VALCOURT.

De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge !

LA PAUVRE FEMME.

Ah ! ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrois aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

mad. DE VALCOURT.

Franchement, ma bonne amie, cela auroit été beaucoup plus heureux pour vous,

quoique j'eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage; et lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE.

Ah! bon! bon! j'irai lui aider tant que je pourrai.

mad. DE VALCOURT.

A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.

CHARLOTTE.

Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage?

mad. DE VALCOURT.

Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. (*à la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement?

LA PAUVRE FEMME.

Dieu! si je le suis! Ah! ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bon-

heur, et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez graces à Dieu, tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous, et pour nos semblables.

LE ROSIER A CENT FEUILLES

ET

LE GENÊT D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin, disoit un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur? (Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.) Ce n'est pas moi, répondit Auguste; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux?

Un rosier, s'écria Frédéric; vois-tu le mien, le seul qui me reste? il est tout jauni. Viens-en choisir un toi-même, dit José-

phine. Elle conduisit son frère au petit carré qu'elle cultivoit, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC.

Comment ! tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes. Non, non, ma sœur : voici le plus petit ; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE.

Quel plaisir aurois-je à te le donner ? il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien. Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne ; et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venoit de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent *à peine* quelques fleurs, dont la

plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, et lui racontoit des histoires, qui tantôt la faisoient rire aux éclats, et tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se sourioit à elle-même un moment après.

CAROLINE.

Madame P..., jeune femme aussi distinguée par les graces et la tournure piquante de son esprit, que par la délicatesse de ses sentimens et la force de son caractère, reprenoit un jour Pauline, sa fille aînée, d'une légèreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mère mettoit dans ses reproches versoit des larmes de repentir et d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle; d'une main prend son mouchoir dont elle lui essuie les yeux; et de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourroit faire un tableau charmant de ce sujet.

L'AMOUR DE DIEU

ET DE SES PARENS.

HÉLÈNE et Théophile étoient tendrement chéris de leurs parens, et les aimoient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours, ils avoient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeûner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart-d'heure, pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni, leur père. Ses deux enfans, jusqu'alors, avoient été fort studieux; et il avoit su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissoient souvent leur déjeûner à moitié, pour courir plus vîte à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement ? dit-il à son épouse. Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avoient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour, elle dit à ses enfans : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin ? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvrefeuille qui étoit au bout de la graude allée.

Madame de Florigni attendoit ce moment, et les suivit sans en être apperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvoit tout remarquer à travers le feuillage, Dieu! de quelle joie son cœur maternel fut saisi, lorsqu'elle vit ses deux enfans joindre leurs mains, et se mettre à genoux !

Théophile disoit cette prière. Hélène la répétoit après lui.

« Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos « parens ne meurent pas avant nous. Nous « les aimons tant, et nous aurons tant de « plaisir de faire leur bonheur, lorsque nous « serons devenus grands !

« Rends-nous bons, justes et sages, pour « que notre papa et notre maman puissent « tous les jours se réjouir de nous avoir donné « la vie.

« Entends-tu, mon Dieu? Nous voulons « aussi faire tout ce qui est dans tes com- « mandemens. »

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison, en se tenant par la main.

Des larmes de joie couloient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avoit entendu; et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avoient été transportés tout-d'un-coup, avec leur famille dans les délices du paradis.

LES CERISES.

JULIE et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaîté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité; mais ils n'en étoient que plus beaux. Madame Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservoit pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avoit sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission,

elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres, et s'en réjouissoient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises: Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi. Ils en avoient encore les noyaux dans la bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avoit faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans, et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

FIRMIN.

Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer *de nous-mêmes*.

FIRMIN.

Oui : mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous ; et alors il ne nous arrive plus de si-tôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma sœur; mais elle est toujours fâchée de nous punir, et cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans, et que nous ne le mériterons plus ?

FIRMIN.

Ah ! ma sœur, que nous serions de petits monstres ! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, et ils al-

lèrent trouver leur maman en se tenant par la main. Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité; mais ne vous mettez point en colère; nous aurions de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et sans chercher à s'excuser. Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

UN BON CŒUR
FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES,

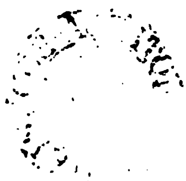
DRAME EN UN ACTE.



PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.
RODOLPHE, son fils.
MARIANNE, sa fille.
FRÉDÉRIC, son neveu.
DOROTHÉE, sa nièce.
UN DOMESTIQUE.
PÉTREL, ancien cocher.

La scène est dans un appartement du château de M. de Valcourt.



UN BON CŒUR FAIT PARDONNER BIEN DES ÉTOURDERIES.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VALCOURT.

Voilà ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimois ! Il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils ; et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçoit dans l'enfance ! C'étoit une bonté de cœur, un feu, une gaîté ! le courage d'un lion et la candeur d'un agneau ! On ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II.

M. DE VALCOURT, DOROTHEE.

DOROTHÉE.

Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle ? me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT.

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

DOROTHÉE, *en pâlissant.*

De Frédéric ?

M. DE VALCOURT.

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt, je vais te la lire moi-même. (*Il lit.*)

« MON CHER PAPA,

« J'ai bien du chagrin de n'avoir que des « choses si désagréables à vous annoncer ; « mais il vaut encore mieux que vous les « appreniez de moi que d'un autre. Notre « cher Frédéric ».

Oh ! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

« Notre cher Frédéric mène une mauvaise » conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu » *sa montre,* et, ce qui est encore pis, la

» plupart de ses livres de classe et de prières.
» Je vais vous dire comment je l'ai su. Un
» vieux bouquiniste qui nous apporte au
« collége des livres de rencontre, vint l'au-
» tre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien.*
» Comme j'ai usé le mien à force de le lire,
» je ne demandois pas mieux que d'en ache-
» ter un autre. Il me le présente. Je le re-
» connois aussi-tôt pour celui de Frédéric;
» et d'autant mieux, que son nom étoit grif-
» fonné sur le titre. Je l'achetai six sols; mais
» je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît
» pas de tort parmi nos camarades Je me con-
» tentai de le porter au préfet, qui fit venir
» le bouquiniste, et lui demanda de qui il
» tenoit ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il
» l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne
» put le nier, et il dit qu'il l'avoit vendu,
» parce qu'il avoit besoin d'argent; et qu'en
» attendant qu'il pût en acheter un autre
» il avoit emprunté celui d'un de ses amis
» qui en avoit deux. Le préfet voulut sa-
» voir ce qu'il avoit fait de cet argent. Fré-
» déric le lui déclara; mais je le soupçonne
» de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha! ha!
» dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne
» s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses

» nippes. Je pensai d'abord à la montre que » vous lui avez donnée pour ses étrennes, » afin qu'il sût un peu le compte de son » temps, dont il ne s'occupoit guère, comme » vous devez vous en souvenir. Je le priai » de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embar- » rassé, et il me répondit que sa montre étoit » chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour » m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de » vrai. Je lui fis des représentations en bon » cousin. Il me répliqua que cela ne me regar- » doit point, et que sa montre étoit beaucoup » mieux là où il l'avoit mise, que dans son » gousset; qu'il n'avoit plus besoin de savoir » l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui » sait encore ce qu'il aura fait de pis? car on » ne peut pas tout deviner ».

Eh bien! que dis-tu de cela, Dorothée?

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant.....

M. DE VALCOURT.

Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

« Ecoutez un peu ce qu'il a fait depuis. » *Avant-hier* après midi, il sortit sans per-

» mission, et le soir il n'étoit pas encore de
» retour. On sonne le souper, il ne se trouve
» point au réfectoire. Enfin, il passe toute
» la nuit dehors, et ne rentre que lende-
» main au matin. Vous pouvez imaginer
» comment il fut reçu. On lui demanda où
» il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes
» ses menteries. Mais quand même tout ce
» qu'il a dit seroit vrai.... Au reste, il doit
» paroître ce soir à l'assemblée générale des
» maîtres du collége; et si on lui fait justice,
» il sera chassé honteusement, ou tout au
» moins renvoyé. Ce qui m'afflige le plus,
» c'est son ingratitude pour vos bontés, la
» honte dont il nous couvre et le train de
» vie libertine qu'il prend. Je ne puis me
» persuader qu'il n'ait pas menti en disant
» l'endroit où il a passé la nuit ».

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

« Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité.
» Ce seroit peut-être pis, et il n'en seroit
» que plus digne de votre colère. Il menace
» maintenant de s'échapper pour se rendre
» chez vous.... »

Oui, oui, qu'il y vienne! qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne

là où il passe les nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal; je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et s'embarquer pour les Grandes-Indes. Je l'ai regardé trop long-temps comme mon fils.

DOROTHÉE.

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père; et nos parens même n'auroient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT.

Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainsi, c'étoit pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étois jamais repenti jusqu'à ce jour; mais.....

DOROTHÉE.

Ah! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu long-temps sous vos yeux. Lorsqu'il avoit commis une faute, son repentir, et le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT.

Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies ! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf ; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grace de tout cela ? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel ; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi !

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT.

L'entendre ! Dieu me préserve seulement de le voir ! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE.

Non, vous ne pourrez jamais prendre

cette dureté sur votre cœur; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. DE VALCOURT.

Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE.

Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même ?

M. DE VALCOURT.

Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentimens à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE.

Comment pourrois-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrace ?

M. DE VALCOURT.

Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir ?

DOROTHÉE.

Il paroît, par la lettre même, qu'il en a *fait* l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas

y croire. (*Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.*) Ah ! mon cher oncle !.....

M. DE VALCOURT, *un peu attendri.*

Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT.

QUE me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT.

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre du collége. (*Le Domestique lui remet la lettre.*)

M. DE VALCOURT, *regardant la lettre.*

Bon ! voici ce que j'attendois. C'est du préfet ; je reconnois sa main. Où est le messager ? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT.

Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche. (*Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.*)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

ECOUTEZ, écoutez, mamselle Dorothée.

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous à me dire?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur votre frère est ici.

DOROTHÉE.

Mon frère?

LE DOMESTIQUE.

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE.

De qui le savez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Du messager, qui l'a rencontré sur la route. Ah! mamselle, qu'a donc fait M. Frédéric?

DOROTHÉE.

Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en *croyez pas* capable.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! c'est aussi ce que je pensois ! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colère contre nous. Il étoit le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah ! je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espiéglerie, et lui qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE.

Où le messager l'a-t-il trouvé ?

LE DOMESTIQUE.

Près du second village. Il dormoit entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE.

Mon pauvre frère !

LE DOMESTIQUE.

Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trousses pour

le ramener ; et il lui a dit qu'il se feroit mettre en pièces plutôt que de le suivre.

DOROTHÉE.

Je le reconnois bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE.

Le messager lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui, que dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenoit sur son compte.

DOROTHÉE.

Et quel parti mon frère a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE.

Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager, et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'hermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE.

Oh ! si je pouvois lui parler !

LE DOMESTIQUE.

Il y a apparence qu'il le desire autant que *vous.*

DOROTHÉE.

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussi-tôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DOROTHÉE, *seule.*

Que de chagrins il me cause sans cesse! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

MARIANNE, DOROTHEE.

DOROTHÉE.

Ah! ma chère cousine, que j'avois d'impatience de t'entretenir! Hélas! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE.

Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE.

Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE.

Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe? Il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

DOROTHÉE.

Quelle douce consolation me donne ton amitié! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est *opiniâtre* dans ses idées, et ne ménage pas

assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE.

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerois mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE.

Et s'il y étoit?

MARIANNE.

Oh! où est-il donc? J'y cours: je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE.

Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE.

Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

DOROTHÉE.

Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure; car il la mérite de toutes façons. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE.

Quoi! mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. DE VALCOURT.

Il te sied bien vraiment de l'excuser: je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui; et que tu aurois peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE.

Et qui donc?

M. DE VALCOURT.

Mon brave Rodolphe.

MARIANNE.

Ah, oui ! mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un digne modèle !

M. DE VALCOURT.

Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages.....

MARIANNE.

Eh ! mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de ses louanges ? On sait qu'il est né d'un homme riche, et on espère toujours attraper des présens d'un père, en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT.

Je veux bien qu'on m'ait un peu flatté sur son compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance ?

MARIANNE.

Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT.

Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fa tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en préc pitant dans les fossés ma plus belle voiture Une voiture dorée toute neuve, qui veno de me coûter six mille francs!

MARIANNE.

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bi excusable à son âge. Pétrel essayoit cette v ture : Frédéric le tourmenta si fort po monter sur le siége, qu'il le prit avec lu Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fou tombe. Pétrel descend pour le ramasser. L chevaux sentent leurs rênes dans une ma plus foible, ils s'emportent. Heureuseme l'avant-train se détache, et il n'y a que voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT.

Ce n'est pas assez, peut-être? Et qu dans cette aventure, est plus à plaindre q moi?

MARIANNE.

Frédéric qui en a eu la tête toute frac sée, et sur-tout le pauvre Pétrel qui a per son service.

M. DE VALCOURT.

Ah! je ne puis y penser sans frémir

core de colère ! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE.

Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric ! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrace du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT.

Deux bons vauriens à mettre ensemble ! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

MARIANNE.

Mais au moins.

M. DE VALCOURT.

Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver. (*Il sort, et laisse son chapeau.*)

SCÈNE VIII.

MARIANNE.

J'AURAI bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *présentant son nez à la porte entr'ouverte.*

BST!

MARIANNE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

Mon oncle est-il dehors?

MARIANNE.

Il vient de sortir. Et Frédéric?

DOROTHÉE.

Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE.

Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

DOROTHÉE.

Il faut bien s'en garder. Justine y est.

MARIANNE.

Que ne le faisons-nous entrer ici ? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE.

Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

SCÈNE X.

MARIANNE.

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah ! je l'entends. (*Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.*)

SCÈNE XI.

MARIANNE, DOROTHÉE, FRÉDÉRIC.

MARIANNE, *l'embrassant.*

Ah ! mon cher cousin !

DOROTHÉE.

Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause !

MARIANNE, *lui tendant la main.*

Je le vois, tout est oublié.

FRÉDÉRIC.

Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

DOROTHÉE.

Si je l'étois autant que votre oncle, va....

FRÉDÉRIC.

Avant toutes choses, que dit-il? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi?

DOROTHÉE.

S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vuider la maison, et de courir les champs.

MARIANNE.

Oh oui! garde-toi bien de te présenter si-tôt à ses yeux : il seroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

FRÉDÉRIC.

Que peut donc lui avoir écrit le préfet?

DOROTHÉE.

Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE.

Mon frère en avoit déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC.

Quoi! Rodolphe a écrit? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

MARIANNE.

Il n'y auroit qu'à te juger sur sa lettre!

FRÉDÉRIC.

Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE.

Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRÉDÉRIC.

Et vous avez pu me croire coupable! Quel est donc mon crime? d'avoir vendu ma montre?

DOROTHÉE.

N'est-ce rien que cela? et qui sait encore si tes chemises, tes habits....

FRÉDÉRIC.

Il est vrai. J'aurois tout vendu, si j'avois eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE.

Voilà une belle manière de te défendre ! Et passer les nuits hors de ta pension ?

FRÉDÉRIC.

Une nuit, ma sœur.

DOROTHÉE.

Et te révolter contre un juste châtiment ?

FRÉDÉRIC.

Dis contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y serois soumis, j'aurois toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avoit chassé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

MARIANNE.

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC.

Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHÉE.

Ah ! c'est donc en oranges et en pralines *que tu as* mangé ta montre et ton *Exercice*

du Chrétien? ou bien à voir les singes et les marmottes?

FRÉDÉRIC.

Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, et j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la bière.

DOROTHÉE.

Mais, c'est encore pis.

FRÉDÉRIC.

En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis....

MARIANNE, *prêtant l'oreille vers la porte.*

Nous sommes perdus! Mon papa! Je l'entends.

DOROTHÉE.

Sauve-toi! sauve-toi!

FRÉDÉRIC.

Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE.

Eh non, mon ami! il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi....

FRÉDÉRIC.

Tu le veux?

MARIANNE.

Oui, oui, laisse-moi gouverner tes affaires. (*Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui, et revient.*)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHEE.

MARIANNE.

Eh bien! mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade?

M. DE VALCOURT.

Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, *cherchant des yeux.*

Tenez, tenez le voici. (*Elle le lui présente.*)

M. DE VALCOURT.

Tu ne pouvois pas avoir l'avisement de me le porter?

DOROTHÉE.

Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE.

Qui peut penser à tout?

M. DE VALCOURT.

Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent!

MARIANNE.

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT.

N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles?

MARIANNE.

Eh bien! mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

M. DE VALCOURT.

Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi-bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en-bas, et qu'il veut me parler.

MARIANNE et DOROTHÉE.

Pétrel?

M. DE VALCOURT.

Quel dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE.

Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT.

Non, non; j'en serai plutôt débarrassé. Dans le fond.... (*Marianne et Dorothée se parlent en secret. A Marianne.*) Lorsque votre père, (*à Dorothée*) lorque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... (*Dorothée veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothée?

DOROTHÉE, *embarrassée.*

C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT.

Eh bien! dites à Pétrel de monter. (*Dorothée sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit pu se mirer sur le poil de mes chevaux, et il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE.

Ah ! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCENE XIV.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, voici Pétrel.

PÉTREL.

Je vous demande pardon, monsieur; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paroître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

PÉTREL.

Je n'en ai pas eu d'autre que.... « Tiens, « voilà ton argent; sors à l'instant du châ- « teau, et ne te présente jamais à mes yeux.» Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M DE VALCOURT.

C'est que tu ne méritois pas qu'on fît plus *de cérémonie*; car il m'en a couté ma plus

belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

PÉTREL.

Que voulez-vous, monsieur ? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'étoit échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT.

Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

PÉTREL.

Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le major de Braffort. Oh quel homme ! il ne savoit parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. DE VALCOURT.

Il est donc mort ?

PÉTREL.

Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux et force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE.

Ah ! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurois-tu à son service ?

PÉTREL.

Où serois-je allé ? Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT.

Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique.

PÉTREL.

Ah ! je le pensois toujours ! mais vos terribles paroles : « Ne te présente jamais à « mes yeux » ; elles résonnoient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

MARIANNE.

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps ?

PÉTREL.

Oh ! ma chère demoiselle ! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, et mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin. (*Il s'essuie les yeux.*)

M. DE VALCOURT.

Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

MARIANNE, *à Dorothée.*

Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

PÉTREL.

Ah ! monsieur, quelle femme c'étoit ! jamais on a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir

gagné un sol, et que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumois de rage comme un possédé, et que je voulois tout briser autour de moi, elle savoit me rendre au bon Dieu, et me refaire honnête homme. A présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

DOROTHÉE.

Ah! mon pauvre Pétrel!

PÉTREL.

Il n'y avoit plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelqu'argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur, un ange, un ange du ciel, M. Frédéric....

M. DE VALCOURT.

Un ange, Frédéric? ce garnement! *(Marianne et Dorothée se prennent par la main, et s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble :)* Frédéric? Frédéric?

PÉTREL.

Oui, mon cher maître; maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave et généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE.

Oh! conte-nous, conte-nous, Pétrel!

PÉTREL.

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe et M. Frédéric y étoient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. DE VALCOURT.

Ah! voilà de jolies inclinations! dans un cabaret!

DOROTHÉE.

Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT.

Qu'avoit-il à faire dans ce village?

MARIANNE.

Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

PÉTREL.

Il reconnut aussi-tôt ma fille, et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter, en peu de mots, notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah! je sentis qu'il me serroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

MARIANNE.

Ah! mon papa, je paricrois....

M. DE VALCOURT.

Silence. Eh bien ! Pétrel ?

PÉTREL.

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. Ce seroit à moi, s'écrioit-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser, que j'étois accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pris sa bourse.

M. DE VALCOURT.

Et combien y avoit-il ?

PÉTREL.

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sols. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, et qu'il n'ait pas

un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous; mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

M. DE VALCOURT.

Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela?

PÉTREL.

Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

MARIANNE.

Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL.

Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot? Ce que j'en fais, lui répondis-je? ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre, et quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE.

Frédéric avoit bien raison, mon papa.

PÉTREL.

Oui, lui dis-je; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendroit mon Guillot en apprentissage, si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargeroit aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avois de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serois pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT.

Et que te répondit Frédéric?

PÉTREL.

Rien, monsieur. Il s'en alla; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage? mène-moi chez lui. Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. Et la jardinière qui se charge de Louison? mène-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans

son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de-là, il s'arrête, et me dit, en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce surtout et cette redingotte que vous me voyèz.... N'ai-je pas l'air d'un prince, là-dessous ?

MARIANNE.

O mon brave cousin ! le bon Frédéric !

M. DE VALCOURT, *s'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.*

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL.

Ce n'est pas tout, monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche ? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avoit déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'étoit vous, monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah ! dis-je en

moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître! peut-être qu'il me reprendroit! Cependant je n'osois pas venir, puisque M. Frédéric me l'avoit défendu.

M. DE VALCOURT.

O mon Frédéric! mon cher Frédéric! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance!

MARIANNE.

Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle?

PÉTREL.

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il falloit venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avoit porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienné avoit besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major; je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remercîmens pour les secours que vous avez bien

voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves! Oui, sans toi, sans toi, j'étois si en colère contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

PÉTREL.

Que dites-vous, monsieur? Ah! je serois l'homme de la terre le plus heureux! il m'auroit tiré de peine et je l'en aurois tiré à mon tour! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre!

M. DE VALCOURT.

Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit presque chassé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé? Mais le préfet! le préfet!

MARIANNE.

Eh, mon papa! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT.

Mais mon Dieu! on m'écrit que Frédéric

s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre ! s'il lui arrivoit quelque malheur !

PÉTREL.

Un cheval ! un cheval ! Je vous le ramènerai quand il seroit au bout du monde. (*Il veut courir.*)

DOROTHÉE, *le retenant.*

Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. DE VALCOURT.

Ah ! quand il auroit vendu tous ses habits ! quand il reviendroit nud comme la main ! (*Dorothée fait un signe à Marianne, et part comme un éclair.*)

MARIANNE.

Et s'il étoit ici, mon papa ?

M. DE VALCOURT.

Ici ? quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? où est-il ?

PÉTREL.

Ah ! s'il étoit ici ! s'il étoit ici ! j'irois donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE.

Eh bien ! mon papa, le voyez-vous ?

SCÈNE XV.

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagans de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon oncle ! mon oncle ! me pardonnez-vous ?

M. DE VALCOURT, *d'une voix étouffée, à force de le presser.*

Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle, jamais, jamais. (*Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.*) Ah ! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses en-

fans ! si vous aviez été la cause de leur malheur !

PÉTREL.

C'est moi, c'est moi ! pourquoi vous laisser grimper sur mon siége et vous livrer à des chevaux fringans ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non, quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez, M. Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de-là me jeter dans la rivière.

M. DE VALCOURT.

Que ne m'instruisois-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres et peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connoît pas le prix des choses.

FRÉDÉRIC.

Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille, il me sembloit commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignois que vous ne me fissiez défense de le secourir, et que par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. DE VALCOURT.

Tu m'aurois donc alors désobéi ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle; mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT.

Embrasse-moi, brave Frédéric.... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée?

FRÉDÉRIC.

C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le préfet n'étoit pas à la pension, et je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant, et j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE.

Mon pauvre frère, où as-tu donc couché?

FRÉDÉRIC.

Je trouvai une masure abandonnée, je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétrel!

MARIANNE.

Ah! méchant Rodolphe! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses: il les savoit pourtant.

M. DE VALCOURT.

Dès ce moment je lui retire ma tendresse, et toi seul....

FRÉDÉRIC.

Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE *lui tend la main.*

O mon frère, combien je dois t'aimer !

M. DE VALCOURT.

Eh bien ! qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres de toute espèce, de deux cents lieues. (*Frédéric lui baise la main.*)

PÉTREL, *lui baisant le pan de son habit.*

Mon digne maître, vous êtes toujours le même !

M. DE VALCOURT, *lui frappant sur l'épaule.*

Pétrel, as-tu pris des engagemens avec M. de Vienné ?

PÉTREL.

Bon ! je n'avois pas mon certificat.

M. DE VALCOURT.

Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siége. On pourvoira aussi à tes enfans.

PÉTREL *se met à sangloter et à crier :*

Mon cher maître!.... monsieur!.... c'est-il bien vrai? n'est-ce qu'un songe? Frédéric! M. Frédéric! mes pauvres enfans!.... Ah! que j'aille revoir mes chevaux!

COLIN-MAILLARD,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.
FRÉDÉRIC, son fils.
LÉONOR, } ses filles.
JULIE, } ses filles.
DOROTHÉE, } leurs amies.
ADÉLAIDE, } leurs amies.
LOUISE, un peu boiteuse, } leurs amies.
DUVERNEY l'aîné, } amis de Frédéric.
DUVERNEY le cadet, bègue, } amis de Frédéric.
ROBERT, leur voisin.
LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, et dans le fond une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche, on voit une grande table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte voix.

COLIN-MAILLARD.

SCENE PREMIERE.

FRÉDÉRIC *avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parloit encore à son père tandis qu'il descend.*

OUI, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant et en fredonnant tra le ra le ra.*) Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage ! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCÈNE II.

FRÉDERIC, JULIE.

FRÉDÉRIC.

EH bien ! ma sœur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE.

Mes amies sont déjà ici ; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDÉRIC.

Oh ! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE.

Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon ? notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il avoit quelque chose à refuser, dès que je me mêlois de la négociation ? Ah ça ! petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE.

Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC, *avec un air d'importance.*

C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE.

Vraiment mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDÉRIC.

Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras. (*Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.*)

JULIE.

Mais tu en as trop?

FRÉDÉRIC, *reculant la tête, et se penchant en arrière.*

Encore un. Bon; en voilà assez pour un 'oyage. (*Il fait quelques pas, et laisse ›mber toute la charge au milieu de la 'ambre.*)

ULIE, *poussant un grand éclat de rire.*

Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan terre! Ces beaux livres que mon papa vouloit pas nous laisser toucher, même bout du doigt! Il aura, je crois, bien du iir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDÉRIC.

Tu ne sais pas, toi? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon Précepteur. C'est bien savant, au moins? (*Il se met à ramasser les livres ; et tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.*) Diantre ! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE, *approchant de lui.*

Tu ne finirois jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

FRÉDÉRIC.

Ah ! c'est bien dit. (*Frédéric se jette à genoux ; et d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.*)

JULIE.

Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, et les placer sur la cheminée. (*Elle sort.*)

FRÉDÉRIC, *se relevant tout essoufflé.*

Ouf ! je ne vaudrois rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des singes. (*Il s'évente avec son chapeau.*)

JULIE, *en rentrant.*

Si tu voyois comme c'est rangé ! Dépê-

che-toi de me donner le reste. (*Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit en les recevant :*) Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! toi sur-tout. Ta sœur est occupée du matin au soir, à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE.

Et toi donc! si ton précepteur n'y veilloit sans cesse, tu ne saurois jamais où trouver tes thêmes et tes versions. (*Elle regarde autour d'elle.*) Mais voilà tout, je pense.

FRÉDÉRIC.

Oui, je ne vois plus rien, va. (*Julie sort.*)

FRÉDÉRIC *range la table, les fauteuils et les chaises.*

Bon ! nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner ! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE, *en rentrant, regarde de tous côtés.*

Ah ! voilà qui est bien ! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'ap-

perçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDÉRIC.

Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

JULIE.

Bah ! nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDÉRIC.

Oui-dà ? Si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu ?

JULIE, *haussant les épaules.*

O mon Dieu ! je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDÉRIC.

Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société si-tôt qu'elle arrivera.

JULIE, *en sortant.*

Oui, oui.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *maniant le porte-voix.*

Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric ?.... Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie :*) Courez, volez, troupe joyeuse; le jeu va bientôt commencer. (*Il se retire de la fenêtre, et va vers la porte.*) Eh bien ! cela n'est-il pas merveilleux ? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étois assis sur mon trône. (*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC.

Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

DUVERNEY l'aîné.

Bon! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourroit bien dégringoler avec sa majesté.

FRÉDÉRIC.

En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY l'aîné.

C'est à-peu-près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY le cadet, *d'un ton pleureur, et en bégayant.*

Hé-é-las! ou-ou-i. Il me fait en-en-core

un peu-eu de mal. Ce mo-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il est avec vous?

DUVERNEY l'aîné.

Dieu nous en préserve! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY le cadet.

Il ne son-on-ge qu'à-à mal.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DUVERNEY l'aîné.

J'étois resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendoit tout seul. Robert l'a entendu; il s'est caché, puis il a sauté tout-à-coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé; et en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDÉRIC.

Oh! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société!

DUVERNEY l'aîné.

Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDÉRIC.

Mon papa vous croyoit fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison; et il a pensé que ce seroit vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY l'aîné.

Ah! du plaisir? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre; et il vouloit faire croire que c'étoit nous.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY l'aîné.

Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDÉRIC.

A la place de votre papa, je ne voudrois pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY l'aîné.

Que veux-tu ? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvoit vuide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvoit plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDÉRIC.

Et il en est peut-être fâché à présent ?

DUVERNEY l'aîné.

Oh ! je t'en réponds Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement ! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures ; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques !

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire ?

DUVERNEY l'aîné.

Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la

rue, Robert monte au balcon, et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque ; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison. En sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart-d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la ratraper.

FRÉDÉRIC.

Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY l'aîné.

Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlois de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirois pas. Il n'y a pas long-temps qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avoit semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resteroit pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDÉRIC.

Je t'avoue que je ne serois pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

DUVERNEY l'aîné.

A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaîté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiégle, toi ! Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrois pas faire de mal exprès à qui que ce fût ; au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

FRÉDÉRIC.

Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigener.

DUVERNEY l'aîné.

S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui joueroit quelque vilain tour.

DUVERNEY le cadet.

Ou-ou-i, je m'en i-irai.

FRÉDÉRIC.

Non, non ; nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau-venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCÉNE V.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE.

Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.

LÉONOR.

Je suis bien votre servante, messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout? Il me semble, mon frère, que tu aurois pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici?

FRÉDÉRIC.

Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames!

LÉONOR.

Je suis charmée que tu connoisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici? (*à Duverney l'aîné.*) Je croyois qu'il seroit venu avec vous.

DUVERNEY l'aîné.

Il y a long-temps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

FRÉDÉRIC.

Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face-à-face avec lui. Ah ! mon petit coquin ! nous nous verrons.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il pourroit être encore plus espiégle que M. Frédéric ?

LOUISE, *d'un air malin.*

C'est beaucoup dire.

ADÉLAÏDE.

M. Frédéric ? c'est un agneau en comparaison. Nous le connoissons depuis longtemps, ma sœur et moi, ce M. Robert. N'est-il pas vrai, Louise ?

LOUISE.

Oh ! sûrement ; il m'a déjà bien fait endêver.

ADÉLAÏDE.

Il étoit autrefois de la société de mon frère, qui, heureusement, s'en est dépétré. C'est bien le plus méchant lutin !

LÉONOR.

Oh ! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE.

Oui ; mais faire le mal pour le plaisir de le faire ?

JULIE.

C'est cela qui est vilain ! Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ironique.*

Crois-tu ? Je t'en remercie.

DOROTHÉE.

Ah ! çà, ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauve-garde. Tu es la plus grande ; et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

LÉONOR.

Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, *d'un air important.*

Oui, oui, tu défendras ces demoiselles ; et vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY l'aîné.

Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, j t'assure, il me connoît. Je ne crains que poi mon frère.

DUVERNEY le cadet.

Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

LOUISE.

Le voilà bien ! Les plus petits sont plus exposés à ses malices. C'étoit moi q attaquoit toujours.

LÉONOR.

Je le crois : presque tous les méchans sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête, et se sauve à son tour.

JULIE.

Eh bien ! tu lui feras le chat, toi.

LOUISE.

Oui, tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR.

Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre monsieur le songe-malices.

FRÉDÉRIC.

Ah ! le voici.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT, *à Frédéric, Léonor et Julie en leur faisant un salut respectueux.*

MONSIEUR votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR.

Il nous a fait espérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connoissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE.

Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDERIC.

Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas?

LÉONOR.

Je crois, monsieur, devoir, avant tout, vous faire connoître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, *d'un son de voix moqueur.*

Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR.

Voilà mesdemoiselles de....

ROBERT.

Oh! j'ai bien l'honneur de les connoître. Celle-ci (*montrant Adelaïde*), c'est madame de Pimbêche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là, (*en montrant Louise, et boitant tout autour de la chambre*) hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe, en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour

monsieur, (*en montrant Duverney l'aîné*) c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis, (*en montrant Duverney le cadet, et faisant tomber son chapeau à terre*) c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue, lorsqu'il est venu au monde. (*Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.*)

FRÉDÉRIC.

Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'apperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT.

Il faut que je vous connoisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR.

Pour vous, monsieur, vous vous faites connoître au premier coup-d'œil; et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurois jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étoient pas aussi sincèrement, ils auroient des reproches à me faire de les avoir exposés

à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devois pas m'y attendre.

ROBERT.

Monsieur Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente ? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison.

FRÉDÉRIC.

Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT.

Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. (*Fléchissant un genou devant Léonor.*) Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien !

LÉONOR.

Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiroient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : et si je n'avois pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurois déjà fait. Je vous prie très-instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plai-

ſanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, *un peu confondu.*

Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois? Allons, soyons bons amis. (*Il lui tend la main.*)

LÉONOR *lui donne la sienne.*

Très-volontiers, monsieur Robert; mais à condition....

ROBERT, *lui tournant le dos, et allant vers le petit Duverney.*

Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin: allons tope là. (*Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.*)

DUVERNEY l'aîné, *courant au secours de son frère.*

Monsieur Robert!

FRÉDÉRIC *l'arrête, et se met entr'eux.*

Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille; autrement....

ROBERT.

Eh bien! que feriez-vous, petit marmouset?

FRÉDÉRIC, *d'un ton fier.*

Je suis petit; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT.

En ce cas-là, je veux en être. J'aurois cependant envie de faire auparavant un petit assaut. (*Il saute tout-à-coup sur lui, le prend par la queue, et lui donne un croc en jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, et le repousse. Robert chancelle, et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine, et lui saisit les mains. On veut les séparer.*)

FRÉDÉRIC, *avec sang froid.*

Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien! M. Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, *en se débattant.*

Aye, aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC.

Je ne me leverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, *furieux.*

Pardon?

FRÉDÉRIC.

Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT.

Eh bien ! oui, grace, grace.

FRÉDÉRIC.

S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (*Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser ; et quand il est debout*) : Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat. (*Robert paroît honteux. Il garde un moment le silence.*)

DOROTHÉE, *bas, à Julie.*

Je n'aurois pas cru ton frère si brave.

JULIE.

Oh ! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si long-temps? Nous devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDÉRIC.

Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous ? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas, Duverney ?

DUVERNEY l'aîné.

Il faut laisser le choix à ces demoiselles. (*Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en appercevoir.*)

LÉONOR.

Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrois retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au loto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE.

Moi, j'aimerois mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avois un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter! N'est-il pas vrai, mon ami?

DUVERNEY le cadet.

Oh! ou-ou-i.

LÉONOR.

De tout mon cœur, mes enfans; je vais vous instaler là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images ni de joujoux. (*Louise et le petit Duverney se prennent par la main, et sautent de joie.*)

LÉONOR.

Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies? J'ai un bonnet charmant

à vous montrer. (*Toutes ensemble.*) Oui, mon cœur, allons, allons.

DUVERNEY, l'aîné.

Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à vôtre appartement ?

LÉONOR.

Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles. (*Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.*)

ROBERT, *d'un ton hargneux.*

Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur ; ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, ROBERT.

ROBERT.

Bon ! nous voilà seuls : nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT.

Il y auroit un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDÉRIC.

Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malices à mes amis.

ROBERT.

On m'avoit dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries !

FRÉDÉRIC.

Si je les aime ? Eh ! je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

ROBERT.

Tenez, voyez-vous ? voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, et faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les siéges à vos amis, car peut-être se défieroient-ils de moi. Et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir : Aye ! aye ! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha ! cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles, qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FRÉDÉRIC.

Et si je vous en faisois autant à vous, comment prendriez-vous la chose ?

ROBERT.

Oh ! moi, c'est bien différent. Mais ces petits idiots ?

FRÉDÉRIC.

Vous les croyez idiots, parce qu'ils ne font pas de méchancetés ?

ROBERT.

Vous êtes bien difficile au moins? Eh bien ! en voulez-vous d'un autre ?

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure.

ROBERT.

J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences; et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac ! crac ! Entendez-vous ? Ha, ha, ha, ha !

FRÉDÉRIC.

Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans ?

ROBERT.

Eh ! tant mieux ! c'est le plaisir !

FRÉDÉRIC.

N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal ?

ROBERT.

Mais cela ne m'en fait pas, à moi.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT.

Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez, si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney ?

FRÉDÉRIC.

Mais c'est vilain encore ! On n'auroit qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT, *d'un air fanfaron.*

Oh ! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC, *à part, en se mordant le bout du doigt.*

Oui da ? nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Passe pour cela.

ROBERT.

Eh bien ! j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls ;

et vous verrez ! Je suis à vous dans un moment.

FRÉDÉRIC.

Bon ! bon ! (*Robert fait quelques pas pour sortir.*) (*Frédéric à part.*) C'est toi qui y sera pris, va. (*Il court après lui.*) M. Robert ! M. Robert !

ROBERT, *revenant sur ses pas.*

Qu'est-ce donc ?

FRÉDÉRIC.

Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit ; et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT.

Que voulez-vous dire avec vos esprits ?

FRÉDÉRIC.

Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paroît tout en feu. (*Il se recule, en affectant de la frayeur.*) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, *un peu effrayé.*

Eh ! mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

FRÉDÉRIC, *à voix basse, en le tirant à part.*

C'est qu'il logeoit ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT, *tremblant.*

Oh ! je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDÉRIC.

Vous faisiez tant le brave tout-à-l'heure.

ROBERT.

Ce n'est pas que j'aie peur..... mais..... mais..... c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRÉDÉRIC.

Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh ! quel plaisir !

ROBERT, *avec un sourire méchant.*

Sentez-vous comme ce sera plaisant !

FRÉDÉRIC.

On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT.

Eh ! tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC.

Ah ! tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

SCÈNE IX.

FREDERIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

FRÉDÉRIC.

Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendoit faire aux enfans qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR.

Quel est donc ton projet ?

FRÉDÉRIC.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant?

DOROTHÉE.

Oui, M. Frédéric, mais revenez bien vîte. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC.

Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCÈNE X.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

Voila deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY l'aîné.

Ah! mademoiselle, de grace ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAÏDE.

M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE.

Tout cousu qu'il est de méchanceté, je suis sûre que mon frère l'attraperoit mille et mille fois.

DOROTHÉE.

Quel service il nous rendroit de nous délivrer de ce mauvais garnement! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il étoit de notre société.

LÉONOR.

Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY l'aîné.

Il n'en sauroit jamais faire assez. Ces ames noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre; et je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas! il donneroit la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE.

Ah ça, Léonor! ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

LÉONOR.

Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même appronvé.

ADÉLAÏDE.

Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE.

Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchans!

SCÈNE XI.

FREDÉRIC, LEONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC, *accourant joyeux.*

VOILA mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

LÉONOR.

Mais enfin, peut-on apprendre?....

DOROTHÉE.

Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDÉRIC.

Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il

est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR.

Au moins faut-il que nous sachions....

FRÉDÉRIC.

Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY l'aîné.

Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête?

FRÉDÉRIC.

Bon! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout-à-l'heure combien il est poltron. Mais avant tout, il faut faire descendre les petits,

car il pourroit monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher et amène-les ici.

JULIE.

Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.

MAIS, Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre.....

ADÉLAÏDE.

Eh mon Dieu! laisse-le donc faire.

FRÉDÉRIC.

Oui, ma sœur, repose t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR.

A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDÉRIC.

Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (*On range la table et les chaises. Dans*

cet intervalle, Julie revient avec Louise et le petit Duverney.)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC, *allant à leur rencontre.*

VENEZ, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE.

Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE.

J'ai cru qu'on venoit nous chercher pour le goûté. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre ?

FRÉDÉRIC.

J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudroit vous faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY le cadet.

O-oh ! a-al-lons-nou-ous-en. (*Julie prend un flambeau sur la table, et les conduit dans le cabinet.*)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHEE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC.

TOUT est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence sur-tout.

DOROTHÉE.

Oui, oui, soyez tranquille.

FRÉDÉRIC.

J'entends du bruit, je crois. Chut. (*Il court à la porte qui donne sur l'escalier, et prête l'oreille.*) C'est lui, c'est lui. Vîte que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE.

Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir. (*Adélaïde bande les yeux à Dorothée, et le jeu commence. Frédéric,*

Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné, ROBERT.

Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorsqu'elle étend ses mains en avant.

DOROTHÉE, *saisissant Robert.*

C'EST M. Robert. Je le reconnois à sa malice.

FRÉDÉRIC.

Il est vrai, c'est lui; mais il n'étoit pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT.

Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHÉE.

A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT.

Oui, oui. (*Il prend Frédéric à l'écart*,

tire à demi son masque de sa poche, et le lui montre.) Voyez-vous cela?

FRÉDÉRIC, *reculant comme s'il avoit peur.*

Oh! comme il est affreux! Il m'effrayeroit moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquiverons.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.*

Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

Bon, bon! je veux lui faire la mienne aussi.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT.

Nous voilà, nous voilà! (*Frédéric rôde autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe, et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il*

dit tout bas à Dorothée :) Je vais me faire prendre. (*Robert revient avec une chaise, et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise, et se met en place à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avoit peur qu'on le reconnût.*)

DOROTHÉE, *après l'avoir tâtonné longtemps et fait semblant d'hésiter, s'écrie :* C'est M. Frédéric !

FRÉDÉRIC, *affectant un air déconcerté.* Ah diantre, me voilà pris !

DOROTHÉE, *ôtant son mouchoir.*

Vous vous avisez donc aussi de faire des malices ? Je croyois que cela n'appartenoit qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche. (*Elle bande les yeux à Frédéric, de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et levant ses deux mains en l'air :*) Combien de doigts ?

FRÉDÉRIC.

Six.

DOROTHÉE, *le poussant.*

Pauvre aveugle, passe ton chemin. (Fré-

FREDERIC.

Ha, ha ! j'en tiens un. C'est un g
M. Robert ! (*Il baisse le mouchoir.*)
tivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT, *bas, à Frédéric.*

Pourquoi me prendre ?

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.*

Laissez faire, je vais vous pousser I
ney dans les mains. (*Avec un air*
rieux.) Motus !

ROBERT, *à part.*

Ah ! c'est bon ! quand je le saisi
veux le pincer jusqu'au sang. (*Fréd*
met à bander les yeux à Robert. Au
Duverney et les demoiselles emport
bougies, et se retirent sur la pointe d

portant d'une main une torche allumée, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, et lui fait faire quelques pas.) Allons, les trois tours. Les bras étendus. (*Robert tourne.*) Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (*Il le pousse.*) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin. (*Il court aussi-tôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes qui tombent autour de lui, et s'écrie :* Que vois-je ? Le revenant ! sauvons-nous, sauvons-nous ! (*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme, et crie avec son porte-voix :*) C'est donc toi qui viens voler mon trésor ?

ROBERT, *tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux.*

Qu'entends-je ? au feu ! au secours ! Frédéric ! Duverney !

LE PORTE-VOIX.

Il ne viendra personne. Je les ai tous fait

disparoître. Ote ton bandeau, et regarde-moi. (*Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le fantôme.*) Je le veux. (*Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu ; et considérant le fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante.*)

LE PORTE-VOIX.

Je te reconnois ! Tu es Robert ! (*Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, et détourne la tête. Le porte-voix continue :*) Crois-tu donc m'échapper ?

ROBERT, *d'une voix entrecoupée.*

Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX.

Tu ne m'as pas volé ? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passans ? Qui leur accroche au derrière des queues de lapins ? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon ? Qui

estropie les chiens, et coupe la queue à tous les chats ? Qui vouloit tout-à-l'heure piquer les fesses à ses amis ? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans ?

ROBERT.

Ah ! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX.

Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? Qui m'en répondra ?

ROBERT.

Moi, moi.

LE PORTE-VOIX.

Me le promets-tu ?

ROBERT.

Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX.

Eh bien ! je te fais grace. Il ne tiendroit pourtant qu'à moi de te foudroyer. (*Le fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.*)



SCÈNE XVI.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT; LE FANTOME.

M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.

M. DE JULIERS.

Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends?

ROBERT, *sans lever la tête.*

Mais est-ce que je fais du bruit donc? Mon dieu! mon dieu! Ah! ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS, *l'appercevant.*

Qui est là?

ROBERT.

Eh! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grace.

M. DE JULIERS.

Moi, je vous ai fait grace?

ROBERT.

Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. DE JULIERS.

Mais, n'est-ce pas Robert?

ROBERT.

Eh oui, je suis Robert! Grace! grace!

M. DE JULIERS.

Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture ? (*Il pose sa lumière à terre, va à lui, et le relève.*)

ROBERT, *se débattant d'abord, et le reconnoissant ensuite.*

M. de Juliers ! c'est vous ? (*son visage s'éclaircit.*) Ah ! il est parti. (*Il tourne la vue de tous côtés ; il apperçoit le fantôme, et se détourne avec effroi.*) Le voilà encore ! Le voyez-vous ? (*Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, *sortant du cabinet avec des flambeaux.*

Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.

M. DE JULIERS.

QUE signifie tout ceci ?

FRÉDÉRIC, *s'avançant.*

Rien que de fort simple, mon papa. Ce

grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER *jette à terre son déguisement, et paroît en souguenille.*

Oui, monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS.

Voilà un fort vilain badinage, mon fils.

FRÉDÉRIC.

Mon papa, demandez à la compagnie, si M. Robert ne l'a pas mérité. Il vouloit faire peur à ces petits (*en montrant Louise et Duverney le cadet*). Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, *à Robert.*

Cela est-il vrai?

ROBERT, *lui donnant le masque.*

Hélas! oui, monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS.

Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité?

DOROTHÉE.

C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAÏDE.

Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. DE JULIERS.

Quoi ! monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez ? Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui se faisoient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, monsieur, et ne reparoissez plus ici. (*Robert confondu se retire.*)

SCÈNE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

M. DE JULIERS.

Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.

LA PETITE FILLE
A MOUSTACHES.

« Veux-tu bien faire ce que je te dis, Placide ? Mais voyez donc ce petit obstiné ! Allons, monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne ». C'est de ce ton qu'on entendoit toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit, au contraire, lui paroissoit un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes et ennuyeux ; puis elle les choisissoit elle-même le lendemain comme les plus amusans. Il falloit que son malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osoit se permettre la plus légère représentation, elle prenoit aussi-tôt contre lui ses grands airs, brisoit quelquefois ses joujoux, et le pauvre Placide étoit obligé de rester seul dans un coin sans amusement.

Les parens de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa

mère sur-tout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance; qu'une petite fille qui prétendoit imposer aux autres ses volontés, étoit la plus insupportable créature de l'univers; ces sages leçons étoient inutiles. Déjà son frère, aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer; toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle; et Camille, au lieu de se corriger, n'en devenoit que plus volontaire et plus exigeante.

Un officier d'un caractère franc, et d'un esprit très-raisonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit son frère, et tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse, mais enfin excédé de tant d'impertinences: Si j'avois une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à madame de Florigni, je sais bien, madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc, monsieur? lui répondit-elle.

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferois appliquer des moustaches, et j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit, et des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, et résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il seroit cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vînt dîner chez leurs parens un homme raisonnable pour leur dire en face, qu'elles seroient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce et gentille demoiselle.

PHILIPPINE ET MAXIMIN.

Madame de Cerni, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine et Maximin, l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frère : elle en étoit affligée; mais elle cachoit, dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frère étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs et toutes les caresses de madame de Cerni étoient pour lui seul; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule et abandonnée; mais jamais elle

ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquoit en beauté; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son père, sembloit ne la regarder qu'avec une espèce de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, et exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mère injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances: mais Philippine, qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins et pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire con-

notre. Aussi long-temps que sa maladie eut quelqu'apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prières, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine; mais ses chagrins recommencèrent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, et les remercioit des soins tendres et empressés qu'elle avoit reçus de leur amour : Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que desires-tu, Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre et une épée, maman, répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine ? Moi, maman ? moi ? répondit-elle toute tremblante ; je n'ai rien à desirer, si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux *aussi* vous récompenser, mademoiselle. Que

desirez-vous ? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes ; et cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : Donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni, attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, et l'accabla de baisers. Philippine, qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui, moins injuste, avoit toujours aimé sincèrement sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni rendit avec usure à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin

n'en fut point jaloux ; il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, achevèrent de le ramener ; et ils éprouvèrent tous les trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères et les sœurs, la plus vive et la plus égale tendresse entre les pères et les enfans.

L'AGNEAU.

La petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeûner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps, il passoit sur le

chemin un voiturier qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garottés et la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jeta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, et de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeûner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussi-tôt, pourquoi te plaindrois-je ? Aujourd'hui ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou, au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un *béé* languissant, comme s'il crioit après sa mère.

genoux pour le réchauffer davantage
souffle, de toute son haleine, dans les
et sur le museau. Elle sentit la pau
s'agiter peu à peu; et son propre cœ
sailloit à chacun de ses mouvemens.
ragée par ce premier succès, elle broy
ques miettes entre ses mains, les jet
l'écuelle, puis les ramassant du b
doigts, parvient, avec assez de pein
lui faire glisser entre les dents, qu'i
étroitement serrées. L'agneau, qui
roit que de besoin, se sentit un peu
par cette nourriture. Il commença à
ses jambes, à secouer sa tête, à frétil
queue, et à redresser ses oreilles. Bi
eut la force de se tenir sur ses pieds.
alla de lui-même boire dans l'écuell

ainsi qu'elle l'appeloit, devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bebé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main; il bondissoit autour d'elle; et lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il poussoit les bêlemens les plus plaintifs. Dieu qui vouloit payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bebé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; en sorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute la famille, et lui fournit de sa laine les meilleurs vêtemens.

JACQUOT.

MONSIEUR de Cursol revenoit un jour, à cheval, d'une promenade dans ses terres. Comme il passoit le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissemens qui partoient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avoit un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivoit, et franchit d'un saut les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna les yeux de toutes parts; enfin, il apperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans, qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, et lui dit :

Que fais-tu là, mon petit ami ?

L'ENFANT.

J'appelle ma mère. Hier on l'a couchée ici, et elle ne se lève pas.

M. DE CURSOL.

C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'ENFANT.

Oui, on dit qu'elle est morte; mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon! Elle me dit qu'elle alloit revenir, et elle ne revient pas. Mon père s'en est allé, mon petit frère aussi; et les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

M. DE CURSOL.

Ils ne veulent plus de toi? Et pourquoi donc?

L'ENFANT.

Je n'en sais rien; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent et me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon père et sur ma mère. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mère, lève-toi, lève-toi!

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton père s'en est allé, et ton frère aussi? Où sont-ils donc?

L'ENFANT.

Je ne sais pas où est mon père; et mon petit

frère est parti hier pour un autre village. Il vint un monsieur tout noir, comme notre curé, qui l'emmena avec lui.

M. DE CURSOL.

Et où demeures-tu à présent ?

L'ENFANT.

Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon ; mais (*en montrant la fosse*) j'aime encore plus ma mère qui est là. Ma mère, ma mère ! pourquoi es-tu si long-temps couchée ? Quand est-ce que tu te leveras ?

M. DE CURSOL.

Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

L'ENFANT.

Eh bien ! je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle. Ah ! je l'ai vue, lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle étoit pâle ! comme elle étoit froide ! Je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus long-temps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et lui dit :

Comment t'appelles-tu, mon cher ami ?

L'ENFANT.

On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage, et Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon?

JACQUOT.

Oh! oui, oui, mon beau monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vîte que ses petits pieds pouvoient le lui permettre, et il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit notre gentilhomme entrer dans sa chaumière, et le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt et courant cacher sa tête entre ses genoux, dit : La voilà; c'est mon autre mère. Elle ne savoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-temps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée, et la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siége auprès d'elle, et commença ainsi son récit :

Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, et fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé; du reste, très-diligente et très-économe. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble, et ils auroient fait le couple le plus heureux, s'ils avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier; et Madeleine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avoit gagné au service du bon curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, et une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail et d'économie. Mais il étoit venu des enfans: c'est-là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur étoit arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avoit travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir

quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue; et sa maladie dura tout l'automne et tout l'hiver. Les remèdes étoient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittoient peu à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'apothicaire et le médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout; il avoit perdu toutes ses pratiques: et Madeleine ne trouvoit pas de journées à gagner, parce que ses forces s'étoient affoiblies, et que personne ne vouloit l'employer. De plus, le loyer de leur maison, et la rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les écrasoient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; et ils se trouvoient bien heureux, lorsqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots, le petit Jacquot se retira dans un coin, et se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenoit leur maison, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux tiers de l'hiver, menaça Julien de le

faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'étoit pas payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, et mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse et une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, monsieur, que mon cœur s'est serré bien souvent, d'entendre ces bons voisins se lamenter, et de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, et je le priai d'avoir compassion de leur misère. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaumière, qui étoit tout ce que je possédois. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi bien qu'eux, me répondit-il, voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah! monsieur (ici des larmes coulèrent sur les joues de Suzon), j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher

encore davantage ; mais que je souffrois de n'être qu'une pauvre veuve, et de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens ! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres ! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Madeleine d'aller se jeter aux pieds du curé chez qui elle avoit servi quelques années en digne et honnête fille, et de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parleroit à son mari ; mais qu'elle auroit bien de la peine à faire ce que je lui disois, parce que le curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de le faire, ses deux enfans, et me pria de les garder jusqu'au soir. Elle vouloit aller dans le village voisin, et voir si elle ne pourroit pas trouver chez le tisserand du chanvre à filer, pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le curé, son ancien maître ; mais son mari devoit y aller à sa place ; et il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Made-

leine, en partant, les serra contre son cœur, et les embrassa, comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes; et elle dit à l'aîné: Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, et je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulois bien garder ses enfans, les embrassa encore, et sortit.

Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyois partie, je pensai que c'étoit un fagot mal appuyé contre la muraille, qui avoit roulé à terre; et je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit; et je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, et j'entrai. O mon Dieu! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle! Je demeurai moi-même immobile, et froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en ho-

chant la tête, et envoya tout de suite chercher le bailli. Les gens de justice et le chirurgien examinèrent comment elle pouvoit s'être tuée; et on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeler pour avoir du secours, elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit rapporter la filasse; et comme elle avoit encore les yeux troubles de larmes, elle n'avoit pas bien vu à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle; et elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui étoit à côté d'elle, le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, et sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière; et il dit qu'il alloit faire des informations, pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfans chez moi; car bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disois : Le bon Dieu sait que je suis une pauvre veuve; et s'il met ces enfans à ma charge

il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté long-temps. Hier même, quelques heures après que Madeleine eut été enterrée, le bon curé, chez qui elle avoit servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte; et comme personne n'ouvroit, il vint à ma fenêtre, et me demanda où étoit Julien le cordonnier, qui demeuroit dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment, j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra, et s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvoit. Il parut surpris, et il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui : il les caressa beaucoup; et Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mère qui dormoit depuis si long-temps. Les larmes revinrent aux yeux du bon curé, en entendant ainsi parler cet enfant; et il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, et je les garderai avec moi. Si leur père revient, et qu'il soit en état de

les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mère; et il m'en auroit coûté de me les voir ôter si vîte. Monsieur le curé, lui répondis-je, je ne saurois consentir à me séparer de ces enfans : je suis accoutumée à eux, et ils sont accoutumés à moi. — Eh bien! ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, et moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon curé. Il demanda à Jacquot s'il ne seroit pas bien aise d'aller avec lui. Là où est ma mère? répondit Jacquot; oh! oui de bon cœur. — Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin. — Non, non, laissez-moi ici avec Suzon; j'irai tous les jours voir ma mère; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant, qui étoit allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter par son valet le plus jeune, qui m'auroit donné plus d'em-

barras que l'aîné : et il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, et que les gens de justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers, et que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les aient dans la bouche ; et lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent, et veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, et il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mère.

M. de Cursol avoit écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié, et l'appeloit de temps en temps sa mère. Enfin M. de Cursol dit à Suzon. Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

SUZON.

Je n'ai fait que ce que je devois. Nous ne sommes ici-bas que pour nous aider et nous

secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah! si j'avois pu en faire davantage! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, et ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, et j'espère qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

M. DE CURSOL.

Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie?

SUZON.

Je ferai en sorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. DE CURSOL.

Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtemens?

SUZON.

J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon, et les arbres de feuillage. Il

m'a donné des doigts pour coudre et pour filer; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier et travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL.

Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous ?

SUZON.

Toujours, monsieur. Je ne saurois vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL.

Vous êtes apparemment alliée à sa famille?

SUZON.

Nous ne sommes alliés que par le voisinage et par la religion.

M. DE CURSOL.

Et moi, je vous suis allié à l'un et à l'autre par la religion et par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot; et puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre, et que vous méritez vous-*même*, par votre bienfaisance, tout ce que

son attachement pour sa mère a su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, et j'aurai soin de votre sort. Vendez votre jardin et votre chaumière, et venez auprès de moi. Vous y serez nourrie et logée pendant votre vie entière.

SUZON, *le regardant avec des yeux attendris.*

Ne soyez point fâché contre moi, monsieur. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL.

Et pourquoi donc ?

SUZON.

D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, et où j'ai vécu si longtemps : et puis il me seroit impossible de me faire au tracas d'une grande maison, et à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberois malade si je n'avois rien à faire, ou si je mangeois de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui

envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école, et pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot et moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfans; Jacquot sera le mien : et le peu que j'ai lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi de votre côté les soins et le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir; et ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, et attacha ses lèvres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce monsieur; il veut être ton père. Jacquot baisa la main de M. de Cursol; mais il dit à Suzon : Comment peut-il

être mon père ? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot; et jetant sa bourse sur la table: Adieu, brave Suzon, dit-il; adieu, mon petit ami, vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, et prit sa route vers la paroisse du curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissoit tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne pasteur le sujet de sa visite, et lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu le père des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le curé, il n'y a pas un quart-d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un et l'autre, et la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici ; ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, et lut ce qui suit :

MA CHÈRE FEMME,

« Je ne puis penser, sans chagrin, que tu

aies été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étois en chemin pour me rendre chez M. le curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant ? Je ne ferai que sortir d'une dette pour entrer dans une autre, et il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, et qui peux travailler, aller demander tant d'argent ! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le curé a fait notre mariage ; il nous aime comme ses enfans ; mais s'il alloit me refuser par mépris, ou qu'il fût hors d'état de nous secourir ! Et puis quand il m'avanceroit la somme pour un an, serai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre ? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un voleur ? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disois, ma chère Madeleine, et je pensai ensuite comment je pourrois nous tirer de peine, toi et moi, d'une manière plus honnête. Je ne savois quel parti prendre. Je poussois bien des soupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout-à-coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand et robuste, *quel mal* y auroit-il de te faire soldat pour

quelques années? Tu sais lire, écrire et compter joliment, tu peux encore faire la fortune de ta femme et de tes enfans; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, et que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étois depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derrière moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demandèrent d'où je venois, où j'allois, et si je ne serois pas bien-aise de servir le roi? Je fis d'abord comme si je n'avois pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmentèrent encore, et me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour six ans. Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt bâclée. Ils m'amenèrent devant un officier. Il me fit toiser, et me demanda si je savois lire, écrire et compter; et quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit aussi-tôt délivrer mon argent; et de cette façon, ma chère Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de suite les trente écus que je dois, et six francs d'in-

térêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, et envoie-les bientôt à l'école. Je sais que tu es adroite et diligente ; mais avec tout cela, tu ne saurois aller bien loin. Patience ! j'aurai une paye de cinq sols par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sols pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu; six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, et nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Elève bien nos enfans ; retiens-les à la maison, et fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, et dis-leur bien des choses du bon Dieu, et d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur ; prie-le pour moi, et je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement ; tu n'auras qu'à donner ta lettre au curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi *nos deux* enfans. Dis à Jacquot que s'il est

bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses! Aime-moi toujours, et je resterai toujours ton fidèle mari ».

JULIEN.

Les yeux de M. de Cursol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeler un bon mari, un bon père, et un honnête homme ! Monsieur le curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je payerai ses dettes, et je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur père ! Ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, et leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en payerai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne curé étoit trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la

main, et partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, et jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, seroit le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, et se croit la mère de ses enfans. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien; et il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui survient quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses; et il s'en retourne toujours chez lui soulagé de son chagrin.

LE SERIN.

SERINS à vendre ! qui veut acheter des Serins, de jolis Serins ?

Ainsi crioit un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit : elle courut à la fenêtre, et regarda de tous côtés dans la rue. C'étoit un marchand d'oiseaux, qui en portoit une grande cage sur sa tête. Elle étoit toute pleine de Serins. Ils sautilloient si légèrement sur les bâtons, et gazouilloient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre, pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un Serin, mademoiselle, lui cria l'oiseleur ? Peut-être bien, lui répondit Joséphine; cela ne dépend pas tout à fait de moi ; attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avoit une large borne de l'autre côté de la rue : il y déposa sa cage, et se tint debout à côté. Joséphine, dans cet intervalle, courut à la chambre de son père; elle y entra tout essoufflée, en lui criant : Venez vîte, mon papa; venez, venez.

M. DE GOURCY.

Et qu'y a-t-il donc de si pressé ?

JOSÉPHINE.

C'est un homme qui vend des Serins : il e
a, je crois, plus d'un cent ; une grande ca
toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

M. DE GOURCY.

Et pourquoi en as-tu tant de joie ?

JOSÉPHINE.

Ah mon papa ! c'est que je veux... c'es
à dire, si vous me le permettez, je voudro
bien en acheter un.

M. DE GOURCY.

Et as-tu de l'argent ?

JOSÉPHINE.

Oh ! j'en ai assez dans ma bourse.

M. DE GOURCY.

Mais qui nourrira ce pauvre oiseau ?

JOSÉPHINE.

Moi, moi, mon papa. Vous verrez ; il se
bien aise de m'appartenir.

M. DE GOURCY.

Ah ! je crains bien....

JOSÉPHINE.

Et quoi donc ?

M. DE GOURCY.

Que tu ne le laisses mourir de soif ou de faim.

JOSÉPHINE.

Moi, le laisser mourir de soif ou de faim ? Oh ! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeûner, avant que mon oiseau n'ait eu le sien.

M. DE GOURCY.

Joséphine, Joséphine, tu es bien étourdie; tu n'as qu'à l'oublier un jour seulement.

Joséphine donna de si belles paroles à son père; elle lui fit tant de caresses, et le tirailla si fort par le pan de son habit, que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de sa fille. Il traversa la rue en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, et choisirent le plus beau Serin de toute la volière. C'étoit un mâle du jaune le plus brillant, avec une petite huppe noire sur la tête. Qui fut jamais plus content que ne l'étoit alors Joséphine ? Elle présenta sa bourse à son père, pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy tira de la sienne de quoi acheter une belle cage, garnie d'une mangeoire et d'un abreuvoir de cristal.

Joséphine n'eut pas plutôt installé le Serin dans son *petit palais*, qu'elle courut par toute

la maison, en appelant sa mère, ses sœurs, tous les domestiques, et leur montrant l'oiseau que son père avoit bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venoit quelqu'une de ses petites amies, les premiers mots qu'elle leur disoit, c'étoit : Savez-vous bien que j'ai le plus joli Serin de tout Paris? il est jaune comme de l'or, et il a un panache noir, comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvoit fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeoit, en se levant, qu'à lui donner du grain nouveau, et de l'eau bien pure. Lorsqu'on servoit des biscuits sur la table de son père, la part de Mimi étoit faite la première. Elle avoit toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui. La cage étoit garnie de tous côtés de mouron frais, et de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions : il apprit à distinguer Joséphine; et au premier pas qu'elle faisoit dans la chambre, c'étoit des battemens d'ailes et des *cuic*, *cuic*, qui ne finissoient pas. Joséphine le mangeoit de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter : il se faisoit lui-même des airs fort

jolis. Quelquefois il rouloit si long-temps sa voix dans son gosier, qu'on auroit cru qu'il alloit tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences. Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençoit de plus belle, et d'un son si fort et si brillant, qu'on l'entendoit dans toute la maison.

Joséphine passoit des heures entières à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissoit quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder; et lorsqu'il l'avoit régalée d'une jolie chanson, elle le régaloit à son tour d'un air de serinette, qu'il cherchoit ensuite à répéter.

Cependant Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic, cuic*, disoit-il toujours d'aussi loin qu'il voyoit Joséphine : Joséphine ne l'entendoit plus.

Près de huit jours s'étoient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais, ni biscuit. Il répétoit les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris; il en composoit de nouveaux pour elle; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avoit bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête étoit arrivé. Son parrain lui avoit donné une grande poupée qui alloit sur des roulettes. Cette poupée qu'elle appeloit Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levoit jusqu'au soir, elle ne s'occupoit qu'à habiller et à déshabiller cent fois mademoiselle Colombine, à lui parler, et à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau étoit encore bien content, lorsqu'on lui donnoit sur la fin du jour quelque nourriture.

Quelquefois il lui arrivoit d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, et tournant par hasard les yeux vers la cage, vit que le serin étoit couché sur le ventre, et qu'il haletoit avec peine. Ses plumes étoient hérissées, et il paroissoit rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche; plus de ces *cuic, cuic* d'amitié : la pauvre bête avoit à peine assez de force pour respirer.

Josephine ! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton serin? Joséphine rougit. Ah ! mon papa, c'est que j'ai.... c'est que j'ai oublié.... et elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet. M. de Gourcy décrocha la cage, et visita la mangeoire et l'abreuvoir. Hélas !

Mimi n'avoit plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

Ah! mon pauvre oiseau, s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avois prévu, je ne t'aurois jamais acheté. Toute la compagnie qui étoit à table, se leva en frappant dans ses mains, et en s'écriant : Le pauvre oiseau !

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, et remplit l'abreuvoir d'eau fraîche : il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, et mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain, M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, et qu'on en fît présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passoit pour un enfant très-soigneux, et qui auroit pour lui plus d'attentions que Joséphine. Il auroit fallu entendre les regrets et les plaintes de la petite fille : Ah ! mon cher oiseau, mon pauvre Mimi ! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie ; laissez-le-moi encore pour cette fois

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, et lui rendit le serin. Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère, et des exhortations pressantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il, est renfermée, et n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu lui laisses encore souffrir ou la soif, ou la faim..... A ces mots, un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa, et les baisa, mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde fois de Mimi; et Mimi réconcilié de bon cœur avec Joséphine. Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parens furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, et pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui étoit nécessaire. Quelques heures *après, elle* commença à s'ennuyer; elle en-

voya chercher ses petites amies, et sa gaîté revint : elles allèrent ensemble à la promenade ; et à leur retour, elles passèrent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard et aux quatre-coins ; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard ; et Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès la pointe du jour, elle se réveilla en pensant aux amusemens de la veille. Si sa gouvernante avoit voulu l'en croire, elle auroit couru, en se levant, chez les demoiselles de Saint-Maur : il fallut attendre jusqu'à l'après-dîner ; mais à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces demoiselles.

Et Mimi ? il fut obligé de rester seul et de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi ? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi ? Qui auroit pensé à lui dans toutes ces dissipations ?

Le quatrième jour, M. et madame de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine

peine son père l'eut-il embrassée et se fut-il informé de sa santé, qu'il lui dit : Comment se porte Mimi ?

Fort bien, s'écria Joséphine, un peu surprise ; et elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau. Hélas ! la pauvre bête ne vivoit plus : elle étoit couchée sur le ventre, les ailes étendues et le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri, et se tordit les mains. Toute la famille accourut, et fut témoin de ce malheur. Ah ! mon pauvre oiseau, s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse ! Si je t'avois étouffé le jour de mon départ, tu n'aurois eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourmens de la faim et de la soif, et que tu es mort dans une longue et cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre : elle auroit donné tous ses *joujoux* et toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi ; mais tout cela étoit alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau, le fit vider et *remplir* de paille ; et le suspendit au plan-

cher. Joséphine n'osoit y porter ses regards : les larmes lui venoient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'appercevoit ; elle prioit chaque jour son père de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il échappoit à Joséphine quelque trait d'étourderie et de légèreté, l'oiseau étoit remis à sa place ; et elle entendoit dire à tout le monde : Pauvre Mimi, tu as souffert une mort bien cruelle !

LES ENFANS

QUI VEULENT SE GOUVERNER EUX-MÊMES.

CASIMIR.

Ah ! mon papa, que je voudrois être grand, grand comme vous !

M. D'ORSAY.

Et pourquoi le voudrois-tu, mon fils ?

CASIMIR.

C'est que je n'aurois plus à recevoir les ordres de personne, et que je pourrois faire tout ce qui me passeroit par la tête.

M. D'ORSAY.

Il en arriveroit des choses bien merveilleuses, j'imagine.

CASIMIR.

Oh ! je vous en réponds.

M. D'ORSAY.

Et toi, Julie, voudrois-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairoit ?

JULIE.

Vraiment oui, mon papa.

CASIMIR.

Oh ! si Julie et moi nous étions les maîtres !

M. D'ORSAY.

Mes enfans, je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

CASIMIR.

Vous vous moquez de nous, mon papa.

M. D'ORSAY.

Non, je parle très-sérieusement. Demain, ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

CASIMIR.

Quel plaisir nous allons avoir, de nous *sentir la* bride sur le cou !

M. D'ORSAY.

Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement ; je vous l'abandonne jusqu'à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

CASIMIR.

Sur ce pied-là, nous serons long-temps nos maîtres.

M. D'ORSAY.

Je serai bien-aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi, préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfans, au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend tristes et pesans : c'est ce qui arriva à Casimir et à Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, et se levèrent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayèrent un peu, par la douce pensée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendroit dans l'idée.

Allons, par où commencerons-nous? dit Casimir à sa sœur, quand ils furent habillés, et qu'ils eurent déjeûné.

JULIE.

Nous allons jouer.

CASIMIR.

Et à quoi ?

JULIE.

Il faut bâtir des châteaux de cartes.

CASIMIR.

Oh ! c'est un amusement bien triste ! je n'en suis pas.

JULIE.

Veux-tu jouer à colin-maillard ?

CASIMIR.

Nous ne sommes que deux.

JULIE.

Aux dames ? ou au domino ?

CASIMIR.

Tu sais que je ne puis souffrir ces jeux où l'on est assis.

JULIE.

Eh bien ! propose-m'en quelqu'un de ton goût.

CASIMIR.

Nous n'avons qu'à jouer à broche-en-cul.

JULIE.

Oui, c'est un joli jeu pour une demoiselle !

CASIMIR.

Nous jouerons, si tu veux, au carrosse : tu seras le cheval, et moi le cocher.

JULIE.

Oui dà ! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

CASIMIR.

Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

JULIE.

Mais cela me fait mal. Non, non, point de ces jeux.

CASIMIR.

Tu ne veux donc pas ? Eh bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, et tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

JULIE.

Fi de ta chasse, tu as toujours tes pieds sur mes talons, et tes poings enfoncés dans mes côtes.

CASIMIR.

Puisque tu ne veux aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien ?

JULIE.

Ni moi avec toi, m'entends-tu bien aussi ?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étoient, chacun s'en alla dans un coin; et ils furent long-temps sans se regarder et sans se dire une parole.

Ils en étoient encore à se bouder, lorsque l'horloge sonna. Dix heures! Il ne leur restoit plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, et lui dit: Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

JULIE.

Oh! je n'ai pas de marrons. Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

CASIMIR.

Je te les devois hier; mais je ne dois rien aujourd'hui.

JULIE.

Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît?

CASIMIR.

C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

JULIE.

Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

CASIMIR.

Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

JULIE.

En ce cas, je ne jouerai pas.

CASIMIR.

Tu en es bien la maîtresse.

Seconde bouderie. Et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet, et le fit claquer ; Julie arrangea sa poupée, et entama une conversation avec elle. Casimir grommeloit entre ses dents, Julie poussoit des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures ! Ils n'avoient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre ; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre, et ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence : Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

CASIMIR.

Ah ! voilà qui est bien ! J'ai un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

JULIE.

Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

CASIMIR.

Comme tu parles! As-tu jamais vu que les chevaux aient le mors ailleurs qu'entre les dents?

JULIE.

Mais je ne suis pas un véritable cheval.

CASIMIR.

Tu dois faire comme si tu l'étois.

JULIE.

Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

CASIMIR.

Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

JULIE.

Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

CASIMIR.

Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

JULIE.

Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet, Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne sait plus claquer, les ajustemens de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle; et M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. Mais qu'avez-vous donc? leur dit-il, en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfans. Ils s'essuyèrent les yeux, et suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avoit même une bouteille de vin auprès de chaque couvert. Mes enfans, leur dit M. d'Orsay, si j'avois encore quelques droits sur vous, je vous défendrois de manger de tous ces plats, et sur-tout de boire du vin. Je vous prescrirois au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin et les épiceries sont dangereux pour les enfans. Mais vous êtes maintenant vos maîtres, vous pouvez boire et manger suivant votre caprice. Les enfans

ne se le laissèrent pas dire deux fois. L'un avaloit de gros morceaux de viande sans pain ; l'autre prenoit de la sausse à grandes cuillerées. Ils se versoient de pleines rasades de vin, qu'ils oublioient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés. Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur dérobions le fruit d'une importante leçon.

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari ; et elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se leva de table. Le ventre des enfans étoit tendu comme un tambour ; et leurs petites têtes commencèrent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Casimir ; et il amena sa sœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avoit dans le jardin un petit étang, au bord de l'étang un batelet ; Casimir eut la fantaisie d'y entrer. Julie l'arrêta. Tu sais *bien*, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

Défendu? répondit Casimir.. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes?

Ah! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère, et ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près, mais il ne jugea pas à propos de se découvrir. Il savoit que l'étang n'étoit pas bien profond. Quand ils y tomberoient, se disoit-il, je n'aurois pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfans vouloient détacher le bateau du bord, et le pousser vers le milieu de l'étang; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenoit. Puisque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Casimir, il faut du moins nous balancer. Aussi-tôt ayant écarté ses jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarrassée, ils ne tardèrent pas long-temps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un l'autre pour se soutenir; mais *plump*, ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet, et du bord

dans l'étang. M. d'Orsay sortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il étoit caché. Il se jeta dans l'eau, saisit de chaque main un de ses téméraires enfans, et les ramena à la maison demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomissemens violens pendant qu'on leur ôtoit leurs habits, et qu'on les frottoit. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étoient successivement dans un accablement et dans des convulsions qui faisoient frémir. Ils se plaiguoient d'un mal de tête affreux, et de tiraillemens d'entrailles. Ils tomboient à chaque instant en foiblesse; puis c'étoient des nausées et des étouffemens.

C'est dans cet état déplorable qu'ils passèrent le reste du jour. Il leur échappoit des sanglots et des torrens de larmes, jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, et leur demanda comment ils avoient passé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un et l'autre d'une voix affoiblie : nous nous sommes levés très-souvent; et la tête et le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfans, leur dit M. d'Orsay, que

je vous plains ! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté ? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh ! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc, mes amis ? vous disiez l'autre jour qu'il étoit si triste de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie ; répondit Casimir.

C'est pour long-temps, ajouta Julie.

M. D'ORSAY.

Vous ne voulez donc plus vous appartenir ?

CASIMIR.

Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

JULIE.

Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. D'ORSAY.

Pensez bien à ce que vous dites ; car, si je reprends mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai d'abord quelque chose de désagréable à vous ordonner.

CASIMIR.

N'importe, mon papa. Nous voilà prêts

à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. D'ORSAY.

Eh bien! j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe: elle a un mauvais goût; mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous consentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre. Qu'on m'obéisse!

CASIMIR.

Oui, oui, mon papa.

JULIE.

Quand ce seroit amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pillules qu'il leur présenta. Les enfans, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisoient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce remède fit heureusement son effet, et ils guérirent tous deux.

Lorsqu'on vouloit dans la suite les menacer d'une punition effrayante, on leur disoit: Nous allons vous donner la liberté; et les enfans trembloient encore plus de cette menace, que ceux à qui l'on diroit: Je vais vous mettre en prison.

LES BUISSONS.

Dans une riante soirée de mai, M. d'Ogères étoit assis, avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisoit admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant sembloit revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie, par les chants joyeux d'un berger qui ramenoit son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivoit, s'élevoient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchoit, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchans arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me leverai demain à la pointe du jour; je viendrai avec ma serpette, et ritz, ratz, je

jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa ; vous porterez votre grand couteau de chasse ; et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeûner. Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogères. En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons ; et rappelle-toi ce que nous faisons vers la Saint-Jean.

ARMAND.

Et quoi donc, mon papa ?

M. D'OGÈRES.

N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison ?

ARMAND.

Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin !

M. D'OGÈRES.

Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir ; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-*il un* droit pour se l'approprier ?

ARMAND.

Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année ; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage, que de la laisser tomber inutilement.

M. D'OGÈRES.

Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement ; et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

ARMAND.

Mais le buisson n'a pas besoin de vêtemens. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer. Il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas ?

M. D'OGÈRES.

Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyoit déjà un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé comme il l'étoit de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voi-

sins de ses fenêtres, eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand alloit le premier d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avoit bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui alloient et venoient, en voltigeant sur leurs branches. Doucement, dit M. d'Ogères à son fils, suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créature Remontons à l'endroit de la colline où no étions assis hier au soir, pour examiner que les oiseaux cherchent sur ces buiss d'un air si affairé. Ils remontèrent la line, s'assirent, et regardèrent. Ils vi que les oiseaux emportoient dans leur les flocons de laine que les buissons av accrochés la veille aux brebis. Il venoi troupes de fauvettes, de pinsons, de li

et de rossignols, qui s'enrichissoient de ce butin.

Que veut dire cela? s'écria Armand tout étonné. Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportois hier si légèrement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire? Que le ciel nous en préserve! s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogères; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

Mon frère, voilà tous nos camarades qui se retirent; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous?

L'AÎNÉ.

Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'AÎNÉ.

Mais à quoi?

LE CADET.

A colin-maillard, par exemple.

L'AÎNÉ.

Bon, cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela; on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapois, je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

LE CADET.

Tu as raison. Eh bien ! jouons à la main chaude.

L'AÎNÉ.

Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AÎNÉ.

Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; et mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'AÎNÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET, *donnant son coup.*

Pan ! Qui a frappé ?

L'AÎNÉ, *se relevant.*

Eh ! c'est toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main ?

L'aîné ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'étoit de la gauche que son frère l'avoit frappé.

LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs. Semblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçoit des ognons. Ah mon papa ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous ? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes ! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains ognons pour la cuisine !

Son père lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire : et il alloit lui apprendre que c'étoit de ces ognons que sortiroient l'année suivante des tulipes nouvelles ; mais

Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter. Comme son père vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'appaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit; et elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours; et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvoit l'y attirer, puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure ?

Un jour cependant, elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée, lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration : enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant : Ah, mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes ognons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Anselme levoit les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous? Fi donc! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il alla cueillir des fleurs, et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, et penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après. Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printemps, il apperçut, sur le terrein de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha: c'étoient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah! s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin!

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha: c'étoient des groseil-



les appétissantes, dont la seule vue réjouissoit le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin ! Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.
CHARLES, son fils.
SOPHIE, sa fille.
SAINT-FIRMIN, son neveu.
AGATHE, } DE SAINT-FI
CHARLOTTE } amies de Sophi
JONAS, petit Joueur de violon.

La scène est à Paris, dans la ma
M. de Melfort.

LE PETIT

JOUEUR DE VIOLON,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, SAINT-FIRMIN.

CHARLES.

Ecoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

SAINT-FIRMIN.

Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES.

C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette fable de Phèdre que notre précepteur m'a donnée à faire ?

SAINT-FIRMIN.

Est-ce que tu ne l'as pas encore finie ?

CHARLES.

Comment aurois je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

SAINT-FIRMIN.

Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois ?

CHARLES.

Tu vas voir si cela étoit possible. A onze heures, j'avois besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-temps de l'exercice pour ma digestion.

SAINT-FIRMIN.

Mais au moins à présent la voilà faite ; et jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

CHARLES

Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

SAINT-FIRMIN.

Mais puisque ton maître n'est pas venu ?

CHARLES.

Je l'attendrai, je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

SAINT-FIRMIN.

Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, et toute la soirée.

CHARLES.

Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de Saint-Felix.

SAINT-FIRMIN.

Est-ce pour toi qu'elles viennent ?

CHARLES.

Non ; mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

SAINT-FIRMIN.

Et qui t'empêchera, lorsque ces demoiselles seront retirées ?...

CHARLES

Oui-dà ! travailler aux lumières pour me gâter la vue ! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

SAINT-FIRMIN.

Eh bien ! qu'elle le soit ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe ?

CHARLES.

Tu voudrois donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa ?

SAINT-FIRMIN.

Tu sais toujours me prendre par mon foible. Voyons, où est cette version ?

CHARLES.

Là-haut dans notre chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

SAINT-FIRMIN.

Va le premier ; je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudroit me parler.

CHARLES.

Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci, entends-tu ?

SCÈNE II.

SOPHIE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE.

Eh bien ! mon petit cousin, quel démêlé avois-tu là avec mon frère ? Il t'a sûrement joué quelque tour de son métier.

SAINT-FIRMIN.

Ce n'est pas un tour de son métier, c'est



une demande de sa façon. Il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

SOPHIE.

Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse ?

SAINT-FIRMIN.

Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si foible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits ; et il pourroit croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE.

Eh bien ! j'attends mon frère à la première occasion... Mais sais-tu pourquoi je voulois te parler ? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

SAINT-FIRMIN.

Oh ! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE.

Ah ! les voici.

SCÈNE III.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE ET CHARLOTTE DE SAINT-FÉLIX.

SOPHIE.

BONJOUR; mes bonnes amies. (*Elles s'embrassent l'une l'autre, et font la révérence à Saint-Firmin, qui leur baise la main avec respect.*)

CHARLOTTE.

Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

AGATHE.

Mais il y a déjà bien long-temps.

SOPHIE.

Il y a, je crois, plus de trois semaines (*Saint-Firmin range la table, et dispos des siéges.*)

CHARLOTTE.

Ne vous donnez pas cette peine, monsi de Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN.

Mademoiselle, je ne fais que mon de

SOPHIE.

Oh! je suis bien sûre que Saint-Fi

le fait avec plaisir. (*Elle lui tend la main.*) Je voudrois que mon frère eût un peu de sa complaisance.

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLES, *sans faire la moindre attention aux demoiselles de Saint-Félix.*

C'EST bien mal à toi, Saint-Firmin, de me faire si long-temps attendre, pour faire ici le damoiseau.

SAINT-FIRMIN.

Je croyois être le dernier de la compagnie à qui tu adresserois tes complimens.

CHARLES.

Oh, n'en soyez pas fâchées, mesdemoiselles; je vais être bientôt tout à vous.

AGATHE.

Ne vous pressez pas au moins, monsieur Charles. (*Charles mène à l'écart Saint-Firmin; et tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et le donne à Saint-Firmin.*)

La voilà ; tu m'entends-

SAINT-FIRMIN.

Six lignes ? C'est bien la peine : n'as-tu pas de honte ?

CHARLES.

Chut. Tais-toi.

SAINT-FIRMIN.

Mesdemoiselles, si vous le permettez, je sors pour un demi-quart-d'heure.

CHARLOTTE.

Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE.

Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

SCÈNE V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE.

CHARLES, *se jetant dans un fauteuil.*

ALLONS; c'est ici que je m'établis.

SOPHIE.

Je pense qu'il auroit été à propos d'en demander la permission.

CHARLES.

A toi, peut-être ?

SOPHIE.

Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE.

Je vois que ton frère nous compte pour rien.

AGATHE.

C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

CHARLES.

Oh ! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais, moi, je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE.

Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES.

Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE.

Oh ! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (*Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.*)

CHARLES.

Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE.

trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

AGATHE.

Pas tant de suore pour moi.

SOPHIE.

Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier.*) (*à Charles.*) Tu as déjà trois gros morceaux.

CHARLES.

Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux. (*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.*)

SOPHIE.

N'as-tu pas de honte, mon frère? Tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

CHARLES.

Ne sais-tu pas où est le buffet?

SOPHIE.

Mon frère se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES.

C'est que par-là tu me procurerois le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

AGATHE.

Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE, *après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.*

Charles, présente cette tasse à Agathe.

(*Charles prend la tasse, et en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.*)

SOPHIE.

Voilà une preuve de sa galanterie (*bas à Charles.*) Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

AGATHE.

Ah ! Dieu, que dira maman ? et qu'allons-nous faire ?

CHARLOTTE.

C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vîte, un verre d'eau fraîche.

SOPHIE.

Non, j'ai ouï dire qu'il étoit mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc. (*Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie frotte. Pendant ce*

temps, Charles reste à table, et boit tout à son aise.)

CHARLOTTE.

Bon, bon, cela passe : il faut le laisser sécher.

AGATHE.

Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

CHARLES, *à part.*

Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE.

Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paroisse.

CHARLOTTE.

Si je n'avois pas vu d'abord la tache.....

AGATHE.

A la bonne heure. Mais, monsieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

SOPHIE.

Remettons-nous, mes bonnes amies. *(Elle veut verser du thé, et elle trouve la théyère vide. Elle regarde Charles avec indignation.)* Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne sauroit imaginer. Croiriez-vous bien, mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé?

vais dire qu'on en fasse d'autre, attendez
ı moment.

CHARLOTTE.

Non, c'est assez; je n'en boirai plus une
utte.

AGATHE.

Le malheur qui est arrivé à ma robe,
'a ôté la soif.

CHARLES.

Mais ne vous gênez pas. On peut en faire
ıe seconde fois.

AGATHE.

Effectivement, tu aurois dû prévoir que
n frère seroit notre convive.

SOPHIE.

Ceux qui ne sont pas invités devroient au
ɔins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE.

N'en parlons plus, je n'y ai pas le moin-
e regret.

SOPHIE.

Eh bien, à présent, qu'allons-nous faire?
ı! voici notre ami Saint-Firmin, il nous
lera à choisir quelque jeu.

CHARLES, *d'un ton moqueur.*

Notre ami Saint-Firmin!.... Mesdemoi-

selles, il faut que je lui parle avant vous. (*Il va au-devant de Saint-Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.*)

SCENE VI.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, CHARLES.

CHARLES, *à Saint-Firmin.*

Eh bien! as-tu fini?

SAINT-FIRMIN.

La voilà; prends, et rougis de ta paresse.... Eh bien! mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté?

AGATHE.

Nous vous attendions pour décider notre partie.

SAINT-FIRMIN.

J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres: si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

SOPHIE.

Un petit musicien! où est-il? où est-il?

CHARLOTTE.

Il faut convenir que M. de Saint-Firmin s'entend bien à amuser sa société.

SAINT-FIRMIN.

Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

CHARLES.

Et qui le paiera, M. de Saint-Firmin? Il parle et il agit toujours comme si le roi étoit son parrain, et il n'a pas une maille.

SOPHIE.

Ne rougis-tu pas, mon frère?....

SAINT-FIRMIN.

Laissez-le dire, ma cousine, il ne m'offense point; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sols qui me restent dans ma bourse; et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE.

Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE.

Oui, oui, nous boursillerons.

SAINT-FIRMIN.

Voulez-vous que j'aille le chercher? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE.

Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi. (*Saint-Firmin sort. En même temps Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES.

Charles veut prendre le plat des mains de Justine : Sophie l'en empêche.

CHARLES.

C'EST que je voulois faire les portions.

SOPHIE.

Je vais t'en épargner la peine : tu pourrois les faire si bien, qu'il ne nous resteroit pas plus du gâteau que du thé. (*Elle fait le partage, et présente les morceaux à la ronde.*)

CHARLES, *après avoir pris sa portion.*

Pour qui donc le morceau qui reste?

SOPHIE.

Est-ce que mon petit cousin n'en auroit pas ?

AGATHE.

J'aimerois mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE.

Et moi aussi la mienne.

CHARLES, *avec aigreur.*

Il est bien heureux !

SOPHIE.

Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES, SAINT-FIRMIN, *tenant par la main le petit* JONAS, *qui a un violon sous son bras.*

SAINT-FIRMIN.

J'AI l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

CHARLOTTE et AGATHE.

Il est tout-à-fait gentil.

SOPHIE

De quel pays es-tu, mon enfant ?

JONAS.

Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE.

Et pourquoi viens-tu de si loin?

JONAS.

C'est que mon pauvre père est aveugle; il ne peut plus travailler : nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

SOPHIE.

Eh bien! veux-tu nous faire connoître ton savoir-faire?

JONAS.

Ce sera de bon cœur; mais mon talent n'est pas grand'chose.

SAINT-FIRMIN.

Joue de ton mieux : ce sera toujours assez bien pour moi; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

(*Jonas accorde son violon. Agathe en même temps prend l'assiette avec le reste de gâteau, et le présente à Saint-Firmin. Il la remercie, prend l'assiette et la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord*

à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante ; ensuite il chante.)

Plaignez le sort d'un petit malheureux,
Chargé tout seul du soin de son vieux père :
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inspire leur misère.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours,
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours ;
Pour travailler, l'autre est trop foible encore.

Soyez touchés de leur sort malheureux ;
Ayez pitié de l'enfant et du père :
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère.

SAINT-FIRMIN, *lui tendant la main.*

Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres ?

JONAS.

Hélas ! oui ; mais avec mon violon, j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous ; et si nous mourons, nous n'avons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve partout.

SAINT-FIRMIN.

Mais, mon petit malheureux, peut-être

que tu as faim ? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

JONAS.

Nenni, mon beau monsieur, mangez-le vous-même : un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

SAINT-FIRMIN.

Non, tu prendras ceci ; je sais manger du pain aussi bien que toi.

JONAS.

Eh bien ! je vous remercie ; mais je ne le mangerai pas à présent : je veux le partager avec mon pauvre père ; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

SOPHIE.

Ton pauvre père, dis-tu ? tiens, ma portion est pour lui.

CHARLOTTE.

Voici encore la mienne.

AGATHE.

Prends la mienne aussi.

JONAS.

Nenni, nenni : gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles, j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES, *ironiquement.*

Il a raison ; cela lui feroit perdre sa belle voix.

SOPHIE, *à Charles.*

Personne ne t'a demandé ta portion.

CHARLES.

Oh ! il y a long-temps que je l'ai croquée.

SAINT-FIRMIN, *à Jonas.*

Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau ?

JONAS.

Nenni, mon beau monsieur ; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir, pour l'emporter avec moi.

SOPHIE.

Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre ; tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

JONAS.

Oui, ma petite demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

AGATHE.

Je voudrois bien danser un menuet avec

JONAS.

Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE.

Voyons d'abord le menuet. (*Saint-Firmin prend la main d'Agathe, et se prépare à danser.*)

CHARLOTTE.

Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à-la-fois? (*Elle s'avance vers Charles.*) M. Charles!

CHARLES.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas danser.

SOPHIE.

Il a pourtant appris deux ans entiers.

CHARLES.

C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, *lui faisant la révérence.*

Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE.

Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*à Charlotte.*) J'aurai l'honneur, mademoiselle, d'être votre cavalier.

AGATHE.

Et si nous dansions un menuet à quatre?

SAINT-FIRMIN.

Mademoiselle, je suis à vos ordres. (*Elles dansent un menuet à quatre ; et lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre Saint-Firmin.*)

CHARLOTTE.

M. de Saint-Firmin, je veux aussi danser avec vous.

SAINT-FIRMIN.

Je serai ravi, mademoiselle, d'avoir cet honneur.

AGATHE.

Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

SOPHIE.

Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance. (*Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.*)

SOPHIE, *à Saint-Firmin qui s'essuie le front.*

Ah ! te voilà rendu. Il faut convenir que nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous,

SAINT-FIRMIN.

C'est que vous avez bien plus d'agilité.

AGATHE, *à Saint-Firmin.*

Si votre cousin étoit aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents; car l'une de nous pourroit reprendre haleine, tandis que les deux autres danseroient. (*Elles cherchent Charles de tous côtés.*)

CHARLOTTE.

Ah! il s'en est allé! tant mieux.

JONAS.

Jouerai-je encore un petit air?

SAINT-FIRMIN.

Non, c'en est assez, à moins que vous n'en demandiez davantage, mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse; et Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE.

Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE.

Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*) Tenez, M. de Saint-Firmin, voilà mes douze

CHARLOTTE.

Voilà aussi les miens.

SOPHIE.

Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sols; garde ton argent; ce sera pour nous deux.

SAINT-FIRMIN.

Non, non, Sophie; je dois être le premier à payer. (*Il rassemble toutes les pièces et les donne à Jonas.*)

JONAS.

Je ne prendrai jamais tout cela : ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sols.

SAINT-FIRMIN.

Prends tout, mon ami; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien!

JONAS.

Que le bon Dieu vous en récompense! (*à Sophie.*) A présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

SOPHIE.

Je l'avois oublié. (*Elle court à une petite commode, et en tire un mouchoir.*) Tiens, il

est un peu usé ; mais il servira bien pour cela.

JONAS.

Voyez ; il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE.

Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurois donné à un autre.

JONAS.

Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité ! (*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

SOPHIE.

Donne-le-moi, que je l'enveloppe. (*On cherche inutilement le gâteau.*)

JONAS, *tristement.*

Il n'y est plus.

SOPHIE.

C'est un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

JONAS.

N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite demoiselle ; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

SAINT-FIRMIN.

Si Charles n'étoit pas ton frère, sa gour-

mandise lui coûteroit cher; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulois me prêter les douze sols que tu voulois donner pour moi tout-à-l'heure ?

SOPHIE.

Non, mon cousin; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens, voilà douze sols; achète à ton père un autre morceau de gâteau. (*Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

CHARLOTTE.

Tiens, voici encore quelque monnoie.

AGATHE.

Prends donc.

JONAS.

Bon Dieu! bon Dieu! Non; c'est trop.

SAINT-FIRMIN *lui tend la main avec attendrissement.*

Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner! Mais je suis orphelin, et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

JONAS, *à Saint-Firmin.*

Je voudrois que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

SAINT-FIRMIN.

Ne te mets pas en peine de moi. Adieu; va chercher à gagner ta vie.

JONAS, *en sortant, à Sophie.*

Voilà votre mouchoir, ma jolie demoiselle.

SOPHIE.

Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS.

Que le ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE.

Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles ?

AGATHE.

Il ne s'aviseroit pas de ces tours, si j'étois sa sœur.

CHARLOTTE.

Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE.

Il n'est pas maintenant trop à plaindre; le gâteau lui a été bien payé.

SAINT-FIRMIN.

Il est vrai, graces à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles; et le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un, sans perdre l'autre.

SOPHIE.

C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion, et c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE X.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

SAINT-FIRMIN.

Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami?

JONAS, *en pleurant.*

Ah Dieu! Dieu! secourez-moi; je suis perdu. (*Les enfans s'assemblent autour de lui.*)

SOPHIE.

Que t'est-il donc arrivé ?

JONAS.

Toute ma pauvre richesse.... avec laquelle je me nourrissois moi et mon père.... Voyez, voyez.... mon petit violon.... il est tout en pièces; et votre mouchoir, votre argent.... tout est perdu.... il m'a tout pris....

SAINT-FIRMIN.

Et qui t'a brisé ton violon ? qui t'a pris ton argent ?

JONAS.

Celui.... celui qui m'avoit déjà pris mon gâteau.

SOPHIE.

Mon frère ? Est-il possible ?

SAINT-FIRMIN.

Charles ?

CHARLOTTE.

C'est incroyable.

AGATHE.

O le scélérat !

JONAS.

Oui, c'est lui, c'est lui. Je passois le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avois été payé de ma musique, sans quoi il alloit me payer.

Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement ; je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent ? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis ! j'aurois dû penser au gâteau ; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père ! Je n'en avois pas fait le compte ; j'étois bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout-à-coup il s'apperçoit que mon violon est par terre ; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a pris, et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père ! mon pauvre père, qu'allons-nous devenir ?

SOPHIE.

Mais effectivement, je ne le sais pas..... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin !

CHARLOTTE, *à Jonas.*

Voici quelques petites pièces; c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS.

Ma belle demoiselle, je vous remercie; mais pour cela je ne puis pas avoir un violon O mon pauvre père! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

AGATHE.

Prends encore ceci; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE *court à sa commode.*

Voilà mon dé, il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

SAINT-FIRMIN.

Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras. (*Il se baisse, ôte ses boucles et les lui donne.*) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête. (*Sophie lui présente son dé, et Saint-Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.*)

JONAS.

Non, je ne veux rien prendre de cela ; mon père croiroit que je l'ai dérobé.

SOPHIE.

Prends au moins mon dé.

SAINT-FIRMIN.

Veux-tu prendre mes boucles ? Tu me mettrois en colère. Prends, te dis-je.

JONAS.

Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

SAINT-FIRMIN.

Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain ; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

SOPHIE.

Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS.

Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE.

Je n'y pense plus.

CHARLOTTE.

Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai *soin de toi.*

AGATHE.

C'est à la Place-Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de Saint-Félix, au premier.

JONAS.

Oh ! les gens qui demeurent au premier me renvoyent toujours ; je ne monte jamais que tout-à-fait dans le haut de la maison.

SOPHIE.

C'en est assez ; ton père est peut-être inquiet sur ton compte, et le nôtre pourroit venir.

JONAS.

Comment ! monsieur votre père ? Est-ce que vous l'attendez tout-à-l'heure ?

SOPHIE.

Oui, va-t'en ; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent, pourroit encore t'enlevor ceci.

JONAS.

Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

SAINT-FIRMIN.

Non ; ne crains rien. Adieu.

JONAS, *en sortant.*

Les bons petits cœurs !

SCENE XI.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

CHARLOTTE.

Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de Saint-Firmin.

AGATHE.

Vous nous donnez là un bel exemple.

SAINT-FIRMIN.

C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir!

SCÈNE XII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie et Saint-Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, et se parlent à l'oreille.

M. DE MELFORT, *aux demoiselles de Saint-Félix.*

BONJOUR, mesdemoiselles; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier, et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. (*à Jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire?

JONAS, *à Sophie et à Saint-Firmin.*

Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal; mais je ne puis me taire, et ce seroit mal fait à moi, si je gardois ce que vous m'avez fait prendre sans le consentement de votre père. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT.

Qu'est-ce donc que ceci ?

JONAS.

Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser avec mon violon ces petites demoiselles. Il y avoit encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT.

Quoi ! mon fils?

JONAS.

Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais; et ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces : je ne sais pas ce qu'il y avoit.

M. DE MELFORT.

Eh bien?

JONAS.

Eh bien ! le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulois porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette; et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me

prend le mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous? (*il se met à pleurer*) toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois moi et mon père.

M. DE MELFORT.

Dis-tu vrai? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi! mon fils....

CHARLOTTE.

Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT.

Va, mon ami, ne t'afflige pas; je saurai te dédommager: mais est-ce là tout?

JONAS.

Non, monsieur; écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre; mon père auroit cru que je les aurois volés. Je savois que vous alliez revenir; je vous ai attendu pour vous les rendre: les voici.... Mais je n'ai donc

plus de violon. O mon violon ! ô mon pauvre père !

M. DE MELFORT.

Que viens-tu de me raconter ? est-ce toi? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer? Excellente petite créature ! dans une extrême indigence, tout perdre ; et dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes !

JONAS.

Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant ? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout seroit réparé. Ce que le dé et les boucles m'auroient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. DE MELFORT.

Il faut que ton père et toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes. Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de Saint-Firmin ; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

JONAS.

Quoi ! auprès de ce petit ange? oh! je suis transporté de joie. (*Il baise la main de Saint-Firmin.*) Mais non (*avec tristesse*), je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment feroit-il pour vivre? quoi ! je serois dans la richesse, et il mourroit de faim ! Oh ! non.

M. DE MELFORT.

Excellent enfant ! et qui est ton père !

JONAS.

Un vieux paysan aveugle, que je nourrissois avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait crud. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée ; et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT.

Eh bien ! je veux prendre soin de ton père ; et s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras. (*Jonas pousse un cri de joie ; et court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.*)

JONAS.

Oh Dieu ! mon pauvre père ! Non cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-temps, il faut que je l'aille chercher, et que je vous l'amène ici (*Il court vers la porte. Sophie et Saint-Firmin prennent la main de M. de Melfort, et s'essuient les yeux.*)

SCÈNE XIII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT.

O MES chers enfans ! que ce jour auroit été heureux pour moi, si, en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur ! Mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher Saint-Firmin ; si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang et par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils.... Mais, où est Charles ? va le chercher, et amène-le-moi tout de suite ici. (*Saint-Firmin* sort.)

SOPHIE.

Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

SAINT-FIRMIN, *en rentrant.*

On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT.

Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

CHARLOTTE et AGATHE.

En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT.

Non, mes enfans, je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur, et je n'en connois point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

SOPHIE, *prêtant l'oreille.*

Je crois entendre venir Charles. (*M. de*

Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent.)

SCÈNE XIV.

M. DE MELFORT.

Il y a long-temps que je craignois cette affreuse découverte; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas ! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés.

SCÈNE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES.

Que me voulez-vous, mon papa?

M. DE MELFORT.

D'où viens-tu ? n'étois-tu pas dans ta chambre ?

CHARLES.

Notre précepteur est sorti. Saint-Firmin étoit descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT.

Que n'es-tu allé joindre, comme Saint-Fir-

min, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur ?

CHARLES.

C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi....

M. DE MELFORT.

Comment donc ? tu m'étonnes.

CHARLES.

D'abord elles ont pris du thé; mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. Saint-Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit servi, à moi, pas un morceau. On a dansé; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que Saint-Firmin. Qu'aurois-je fait ici ? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT.

Sur la porte seulement ? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi ? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois brisé son violon, et qu'il s'en étoit allé en pleurant.

CHARLES.

Cela est vrai, mon papa; et si je n'avois pas eu le cœur aussi bon, j'aurois appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine ; car je sais que Saint-Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnoie que je lui ai donnée ; et il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'apperçois que c'est un mouchoir de ma sœur ; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grace : il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet ; nous avons lutté ensemble, et par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT, *avec colère.*

Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

CHARLES *s'approche de lui, et veut lui prendre la main.*

Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

M. DE MELFORT.

me fais horreur. (*Il fait sortir les enfans du cabinet.*)

SCÈNE XVI.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT.

VENEZ, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour; et toi, sors pour jamais de ma présence. Mais non, demeure; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (*à Sophie et à Saint-Firmin.*) Vous avez entendu ses accusations contre vous?

SOPHIE.

Oui, mon papa; et si cela n'étoit pas nécessaire pour notre justification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

CHARLES.

Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT.

Tais-toi; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le pre-

mier crime; il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

SOPHIE.

Premièrement, il ne s'est occupé de rien cet après-midi : c'est Saint-Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT.

Cela est-il vrai ?

SAINT-FIRMIN.

Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE.

Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe ; et tandis que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table et a vuidé toute la théïère : il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins (*montrant les demoiselles de Saint-Félix*). A l'égard du gâteau.....

M. DE MELFORT.

C'en est assez ; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte dans ta chambre pour aujourd'hui ; dès demain au matin, je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger avant que tu y rentres ; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui trou-

blent la société par leurs crimes. Saint-Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur, aussi-tôt qu'il sera de retour.

SOPHIE et SAINT-FIRMIN, *intercédant pour lui.*

Mon cher papa, mon cher oncle....

M. DE MELFORT.

Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le Ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous : c'est vous qui serez ma consolation, et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

